

Graduate Institute Oral History Project

Graduate Institute of International and Development Studies (IHEID)
Geneva, Switzerland

Grazia Gonik

Interviewed by
Paolo Bellone

Dates: Friday 11 and Saturday 12 November 2022

Location: Combemaure, 26400 Grâne

Background:

This collection consists of oral histories collected by students and researchers at the Graduate Institute of International and Development Studies as part of their coursework or research projects. The narrators come from diverse backgrounds and recount a wide range of different trajectories, allowing us to see a broader spectrum of historical experience.

This interview's goal was to observe, through Grazia's personal history, the changes that shaped the feminist movement throughout the second part of the XX century and the beginning of the XXI.

Narrator:

Grazia Gonik is a former member of the feminist movement who lived the experience of '68 and traveled across many countries in the following years observing the evolution and differences in the feminist movement.

Interviewer:

Paolo Bellone is a first-year student of the Master in International History and Politics at The Graduate Institute. He previously studied History and Cultural Anthropology in Italy, France and Morocco.

Format

Two recorded interviews both of approximately 2 hours each.

Transcript:

Initial transcription produced by Trint; edited and reviewed by Paolo Bellone/David Motzafi-Haller. Transcript has been reviewed and approved by Grazia Gonik.

Bibliography and Footnote Citation Forms

Audio recording

Bibliography: Grazia Gonik. Interview by Paolo Bellone. Audio recording, 11 and 12/11/2022. Graduate Institute Oral History Project, IHEID.

Footnote: Grazia Gonik, interview by Paolo Bellone, audio recording, 11 and 12/11/2022, Graduate Institute Oral History Project, IHEID, interview 2.

Transcript

Bibliography: Grazia Gonik. Interview by Paolo Bellone. Transcript, 11 and 12/11/2022. Graduate Institute Oral History Project, IHEID.

Footnote: Grazia Gonik, interview by Paolo Bellone, transcript, 11 and 12/11/2022. Graduate Institute Oral History Project, IHEID, p10.

Introduction

L'entretien commence juste après un moment introductif dans laquelle moi et Grazia, une vieille militante féministe, nous accordons sur la structure de l'entretien. On parlera des différents considérations politiques, philosophiques et sociales liées à sa vie. L'entretien sera finalement divisé en 2 jours (le 11 et le 12 novembre 2022) avec au peu près 2 heures par séance et aura lieu dans sa maison de campagne dans le sud de la France.

GRAZIA [00:00:02] Donc, ce que je voulais te dire c'est .. alors, ehm, en revenant pas en arrière historiquement, mais je t'avais proposé de parler de mon devenir féministe.

PAOLO [00:00:18] Absolument.

GRAZIA [00:00:20] Et en discutant avec Jennifer, elle avait utilisé le mot « awakening to feminism », se réveiller, s'éveiller au féminisme. Et, ehm, ça ne collait pas vraiment. Donc, comme d'habitude, je réfléchis. On va essayer de comprendre pourquoi ça ne collait pas. Et je me suis rendu compte que .. les messages que j'ai et les bagages que j'avais reçu dans mon éducation et dans ma vie familiale faisaient que j'étais déjà dans un bord où le fait d'être une femme n'était pas vu comme négatif où on pouvait.. Le message que mes parents me donnaient, c'est que je pouvais faire et être qui je voulais. Ça dépendait de moi. Et donc j'ai grandi avec ça, d'une certaine façon, eux aussi, mais .. peu à peu au contact avec la société et surtout en arrivant à l'âge de l'adolescence où j'ai eu.. Effectivement, j'ai.. l'école Montessori quand je t'as dit où je suis allée jusqu'à l'âge de onze ans, c'est terminé. Ensuite, j'ai dû intégrer le lycée français, l'école publique française à Paris, et je suis tombée dans le système scolaire français avec toute sa rigidité et ses traditions. Et où je commençais à me sentir mal à l'aise parce que d'un côté, j'étais une élève facilement brillante, parce que j'avais beaucoup de bagage justement. Physiquement pas stéréotype, j'étais petite et carrée et plutôt musculeuse et dynamique; très sensuelle .. Mais pas... pas du tout branchée à la séduction. Les couples, le mariage,

trucs comme ça. Et donc je me trouvais toujours en porte-à-faux. Et ça, ça a été de pire en pire, surtout quand, à treize ans..

Parce que Charles de Gaulle arrivait au pouvoir en France alors que mon père travaillait comme directeur médical de santé publique international dans une organisation similaire à l'OMS, l'Organisation mondiale de la santé. Ils se sont sentis menacés par l'arrivée de Gaulle et ils ont décidé de venir s'installer avec les autres organisations internationales à Genève. Donc j'ai quitté Paris à treize ans, à un moment où je commençais à prendre toute seule le métro pour aller au centre, pour voir les films que j'avais envie, entre autres des ... films où il y avait des gens de couleur qui chantaient du jazz. Et je suis arrivée à Genève et ils ont décidé de me mettre dans le lycée à Annemasse, en France, de l'autre côté de la frontière. Parce que sinon je, pour le système scolaire suisse, il fallait que je perde deux ans et donc je me suis trouvé dans ce petit lycée, ehm, presque de campagne, parce que j'étais la Parisienne et donc dangereuse, ils m'ont mis dans une école, une classe de filles où on faisait de la littérature en censurant des aspects de la littérature que les jeunes filles n'auraient pas dû entendre. Et mon malaise était de plus en plus grand.. Et à ce moment là, en tant que fille de mon père qui était donc médecin, je grandissais avec l'idée que j'allais faire médecine. C'était, je ne me posais pas de questions, j'allais faire médecine, j'allais devenir une brillante chirurgienne en neurologie. Et donc, je passais mon bac. J'ai commencé médecine à Lyon en '62.

C'était la fin de la guerre d'Algérie pour la France, avec tout ce que ça veut dire. Et .. c'était à un moment où ce qu'on appelait les centaures, c'est à dire les officiers de l'armée française qui s'étaient inscrits dans l'armée pour faire médecine parce que médecine coûtait cher ..à la faculté de médecine de Lyon il y avait 1200 étudiants... beaucoup. Ce qui faisait que les cours étaient très, trop de gens et que les filles en particulier, ehm, n'étaient pas prises au sérieux, parce que dans la tête des profs et de pas mal des étudiants en médecine, les filles venaient faire médecine pour trouver un mari. Au bout de trois ans misérables, j'ai décidé de quitter Lyon et je suis passé à l'École de médecine de Rome '65, 1965. C'était le début ehm .. des révoltes étudiantes en Italie et en même temps à l'hôpital universitaire de Rome, les infirmières étaient des bonnes sœurs et quand c'était une étudiante fille qui

devait faire les examens, elles refusaient que cette fille touche les hommes malades, donc de nouveau.. Je ne me sentais pas à ma place dans la .. dans le ballet de séduction qu'on peut avoir à 18/20 ans quand on est hétéro.. uff, moi, j'étais prête à dire ce que je voulais faire, ce que je voulais. Tu peux imaginer qu'avec le mal italien de 1965, ça passait pas du tout. Donc je n'étais pas très bien non plus. Et finalement, j'ai eu le courage de me dire et de dire à mes parents que je voulais arrêter médecine. Et ça, c'était '68. Je suis revenue à Genève et j'ai décidé de commencer l'École d'épistémologie de Piaget, de Jean Piaget et en fait, l'école de Piaget a été la première faculté de Genève à se mettre en grève en solidarité avec les facultés parisiennes de 1968.

Donc j'ai fait quelques années jusqu'à mon doctorat où on faisait autant de l'antipsychiatrie que de la psychiatrie. Et tout ça a bien sûr nourri ma tendance à ne pas être dans la norme. Mais je n'étais quand même jamais complètement satisfaite. Puis, alors que j'étais en train de finir l'école, j'ai rencontré un Anglais avec qui je me suis mis en couple. Lui avait trouvé un poste à New York, dans l'Organisation pour le contrôle de la population. Et il m'a proposé de venir avec lui à New York. J'ai décidé d'accepter. J'avais trouvé un poste dans un hôpital. Je travaillais comme piagetcienne¹, avec d'autres femmes. On était cinq femmes ensemble. C'était la première fois et on est arrivés là-bas, c'était la fin de la guerre du Vietnam avec toutes les manifestations. Il y avait encore beaucoup de manifestations de la part des Noirs. Il y avait le Weather Underground. Mon copain était un militant lui aussi. On était en plein dans toutes ces histoires-là. De nouveau, le côté militant, le côté humaniste, le côté justice de moi était nourri. Et en même temps, dans les groupes politiques, je n'arrivais pas à ce moment-là à me dire «moi, en tant que femme, je ne suis pas satisfaite », mais je savais que je n'étais pas satisfaite. Et puis, au bout de deux ans, par hasard, je suis allée dans une conférence féministe. Et là, ça a été le bonheur. J'avais vraiment l'impression d'entendre ce que j'avais besoin d'entendre. C'est à dire des femmes qui passaient par les mêmes expériences que moi. Et peu à peu, j'ai décidé de quitter New York, d'aller vivre à Washington D.C., dans des communautés féministes, de travailler dans un journal féministe, de quitter mon copain, de me définir comme féministe et presque en même

¹ Ca signifie spécialiste dans l'application des théories pédagogiques et épistémologiques de Jean Piaget.

temps, j'ai retrouvé le fait que dans toute mon adolescence, j'étais plutôt amoureuse de mes copines et de mes profs femmes, et que donc je me définissais aussi comme lesbienne... Et un des aspects qui a été plus fort aux États-Unis qu'en Europe, en France et en Suisse en particulier, c'était les groupes de conscience des groupes de femmes qui, en tout cas au début, ne se réunissait pas « according to skin color » ou religion ou quoi que ce soit, mais par hasard, voilà. Et on parlait de tout.

La seule chose, c'était de parler ouvertement et honnêtement, et ce n'était pas seulement passionnant et enthousiasmant, mais c'était vraiment révolutionnaire... de se rendre compte que, comme on disait à ce moment-là : « le personnel est politique, le politique est personnel » et que donc nos problèmes d'orgasmes, de femmes à la maison, de faire le ménage, de, ehm, reconnaissance professionnelle, de tout, se retrouvaient autant dans le personnel que la politique et que c'était lié et donc on a commencé aussi à travailler la théorie de ça. Et à ce moment-là, je me suis rendu compte qu'à Genève, ma sœur, entre autres, avait commencé à participer à des groupes de femmes aussi, mais qui, elle, se définissait marxiste-léniniste et qui travaillaient sur ce qui était la question salariale à ce moment-là. Et ça venait d'Italie, de Bologna surtout, et c'était le salaire pour le travail ménager, c'est à dire en exigeant d'être payés pour faire un travail invisible, non reconnu, non reconnu mais essentiel, de commencer à parler non seulement du patriarcat, mais de l'inégalité salariale, économique et de la non autonomie des femmes à la maison etc.. Et ça, c'était dans les années '75-'76. J'avais aussi des amis de Genève qui venaient chez moi à New York, puis ensuite à Washington, parce qu'elles s'intéressaient à ce qui était devenu très important aux États-Unis. C'était le Women's House Clinic, les cliniques de femmes où on essayait d'aborder les problèmes au départ à travers les problèmes gynécologiques, ehm le statut des femmes dans leur corps, l'avortement, les grossesses, l'accouchement, mais aussi être mère, ne pas être mère, être séduisante, ne pas être séduisante, etc., et aussi comment se soigner de façon plus efficace, ehm, et moins intrusive que la médecine allopathique, patriarcale, comme on disait à ce moment-là. Et de nouveau tout ça, c'était contemporain au successifs. Dans le mouvement des femmes aux États-Unis, un peu partout d'ailleurs, mais surtout aux États-Unis.

Pour moi, je commence en fait à sentir un.. On tournait en rond et comme toujours dans les mouvements et les groupes, dans les mouvements, on commençait à se faire du mal. C'étaient les hétéros contre les lesbiennes, c'était les lesbiennes contre les lesbiennes, comme ça, entre autres, de plus en plus dictatoriales, rigides. Si tu es une lesbienne, tu fais l'amour comme si t'es pas comme ça. Tu vois que des femmes comme si c'est pas comme ça, c'était vraiment insupportable. Et dans le mouvement en général, il y avait un repli du mouvement gauchiste, un mouvement autonome, avec l'idée de relire Marx et Lénine de façon à pouvoir faire un nouveau Parti communiste et j'ai .. I've already paid my duties. J'avais déjà fait tout ce trajet, je n'avais peut être pas très envie, donc je commençais à nouveau. J'avais déjà quitté Washington, je vais essayer d'habiter à San Francisco. C'était.. une ville où les gens venaient pour oublier leurs racines. Et moi, c'était le contraire que je voulais. Et j'entendais parler justement des luttes féministes en Europe et surtout à Genève, d'une façon qui me m'intéressait... Je voudrais revenir un tout petit peu en arrière par rapport à mes parents.

PAOLO [00:16:37] Absolument.

GRAZIA [00:16:42] Par rapport au fait que je ne me sentais pas vraiment.. Je n'étais pas à ma place, mais que je ne trouvais pas ma place en réfléchissant et d'ailleurs en discutant avec mon père les deux dernières années avant sa mort, alors que ma mère était déjà morte, j'ai réussi à verbaliser le fait que d'un côté.. Le message avait été que « Tu Grazia, tu puoi fare quello che vuoi » (P.B. :Tu peux faire ce que tu veux). Mais la réalité, c'est que.. Mes deux parents, médecins, docteur en médecine et ma mère, docteur en pharmacie. Quand ils ont quitté l'Italie, j'avais cinq ans et demi.

Donc fin '49, début '50. Et qu'ils sont venus s'installer à Paris. Mon père travaillait pour une organisation internationale. Ma mère n'aurait pas pu y travailler, mais parce que lui travaillait pour une organisation internationale, il n'avait pas eu besoin de refaire tous ses examens de médecine. Alors que si ma mère voulait travailler en France, elle devait faire tous ses examens de médecine. Alors qu'elle avait une gamine de cinq ans et une autre de 18 mois et qu'elle ne parlait pas français.

Donc j'ai grandi avec une mère très amoureuse de son mari, très aimée par son mari, adorant ces filles, mais qui leur disait « Ne faites jamais comme moi ». Donc je la voyais relativement contente dans sa vie aussi, parce qu'elle voyageait beaucoup avec mon père. Mais pour moi, le mariage, le couple, le ménage, la maison, il faut avoir un boulot que tu adores, dans lequel tu es autonome. Un mariage, effectivement. Autant ma sœur dans sa vie hétéro que moi, on n'a jamais été non seulement mariées, mais même pas dans un couple officiel. Et de l'autre côté, mon père qui était un homme.. dominant, puissant... ehm... qui prenait beaucoup de place. Très séducteur, très charmant, très charmeur. Et qui, parce que moi je suis née à la fin de la guerre - au moment où Rome était libérée - après pas mal d'avortements et d'enfants morts avant.

J'étais le symbole pour mes parents de leur survie, de la guerre. Et mon père a fait totalement une projection sur moi. Et ce qui fait que, surtout quand je voulais faire médecine, j'étais un peu son alter ego. Sauf que, non seulement n'étais-je pas son alter ego, je n'avais pas envie du même rapport de pouvoir que lui. Mais j'ai découvert qu'en fait, étant femme, je n'aurais même pas pu, si je voulais. Et cette découverte, elle a été rude, difficile. Confusante au début parce qu'il n'y avait pas de théorie. Non seulement on ne parlait pas de ça, on pensait pas dans ces termes-là, et mon père non plus. Et donc, quand j'ai décidé par exemple d'arrêter en médecine ou en suite bien des années plus tard, quand j'ai repris la pratique de la médecine, mais dans la médecine alternative, par exemple la médecine chinoise etc., pour mon père, c'était un échec. Et donc j'ai aussi dû surmonter cette notion d'échec et de honte et de me rendre compte que ce n'était pas ma faute parce que je n'étais pas à la hauteur, mais parce que, en tant que femme, j'avais été mise, à cette époque-là... j'ai été mise dans des situations où j'aurais dû vraiment me battre, me durcir, me masculiniser ou être compétitif d'une façon que je n'avais pas envie. Et ça, j'ai mis très, très, très, très longtemps à le comprendre, même après bien longtemps après m'être définie comme féministe. Et je pense que pour beaucoup de femmes, même de maintenant de se rendre compte que... dans toutes les situations de la vie... Parce que tu es une femme, tu as handicap.. et que ce handicap, tu dois le surmonter par rapport aux autres et par rapport

à toi même. Et la façon dont tu le surmonte par rapport à toi même n'est souvent pas la même façon que par rapport aux autres, parce que par rapport aux autres, tu as peu de choix.

La plupart du temps, on te dit «sois belle et tais toi », ou bien si t'es intelligente et que tu es belle ou si t'es intelligente et pas belle, etc. etc. Il y a toute une série d'a priori ehm qu'il faut détruire, qu'il ne faut pas suivre et il en faut inventer d'autres. Dans un monde qui ne te donne aucun modèle parce qu'on est dans un monde binaire ou tu es comme si ou comme ça, par exemple en tant que lesbienne, dans les années où j'ai commencé à me définir en tant que lesbienne, j'avais le choix aux États-Unis d'être male ou femme, donc la partie féminine du groupe ou la partie masculine du couple. Or, je me sentais... L'un et l'autre, ehm mais en même temps, la partie forte ou dominante ou qui prend de la place de moi n'est pas la partie masculine de moi, de même que la partie féminine de moi n'est pas.. Par exemple, je pense que tu es trop jeune pour ça. Tu connais Anna Magnani?² Non ? c'est une actrice italienne des années '50, de Rossellini, tout ça. Ces femmes considérées pas belles, mais avec un charme fou, plutôt massive, extrêmement séduisante et qui prennent beaucoup de place. Et c'est toujours des femmes comme ça qui me plaisaient. Donc j'ai dû jongler avec tout ça parce que malheureusement, ce que j'ai découvert, c'est que même en tant que féministe, même en tant que lesbienne, on fonctionne avec des stéréotypes. Ce qui fait que, pour reprendre ce que je disais au tout début, ce n'est pas tellement « Awakening » du féminisme, mais.. de réussir à trouver à travers cette vision, mon jardin à moi.. donc j'en étais resté au fait qu'à un moment j'étais à San Francisco... pas content parce que c'était le lieu où se réfugiaient... Tous les gens qui ne trouvaient pas leur place aux Etats-Unis, dont beaucoup de lesbiennes, beaucoup de gays, mais qui venaient pour oublier et pour faire la fête et pour tous se ressembler. Et donc, au bout d'un moment. J'étais à ce moment là en couple avec une femme noire américaine, musicienne, qui venait de La Nouvelle-Orléans, qui souffrait beaucoup bien sûr, du racisme et d'être une lesbienne noire aux Etats-Unis et qui était très attiré parce que les Noirs américains qui étaient venus en Europe, comme James Baldwin par exemple, avait raconté la liberté qu'il avait pu y trouver. Et ça, c'était les années '75 en Italie, « c'erano le Brigate

² Je bouge la tête pour indiquer que non, je ne connais pas.

Rosse » (il y avait les Brigades Rouges), l'Armée rouge en Allemagne, en France et à Genève, on luttait contre Malville, la centrale nucléaire, les lesbiennes occupaient.. et les féministes occupaient des lieux pour en faire des centres femmes. Tout ça me semblait très intéressant et donc on a décidé toutes les deux de revenir en Europe. Enfin pour moi de revenir en Europe. Et ça a été un peu le chaos, parce que on est arrivés à Rome à un petit hôtel à Campo de Fiori et on est sorti de l'hôtel et on s'est retrouvé en plein dans une manif des brigades « terroristes ». Avec le pistolet, la violence et tout ça et on n'était pas prête du tout. Au bout d'un moment, la queue entre les jambes, je suis revenue à Genève où j'avais ma famille et mes copines. Et à ce moment là, Rina Nessim, qui était une infirmière de l'Hôpital cantonal de Genève et qui était venu plusieurs fois me rejoindre aux Etats-Unis pour explorer justement les Women's House Clinic, a décidé qu'on allait organiser une clinique de femmes à Genève. Et au bout d'un moment, j'ai commencé à travailler dans cette clinique où j'ai travaillé pendant dix ans. Et ça a été une expérience magnifique parce qu'on a inventé la médecine des femmes et inventé une façon d'être avec les femmes en tant que pas patiente, mais on les appelait des usagers plutôt. Par exemple, quand elles venaient et qu'on devait faire l'examen gynécologique, on leur donnait à elle même un diaphragme en plastique pas froid. Ça, c'est quelque chose que toi, en tant qu'homme, tu ne peux pas comprendre ce que ça veut dire. Quand tu vas chez un gynécologue classique et qu'on enfle dans le vagin un Speculum en métal glacé, ça fait mal et c'est froid. Donc là, c'était quelque chose en plastique qui avait été chauffé. C'était la femme elle même qui se le mettait et avec un miroir, c'est elle en premier qui regardait le col de son utérus. Et tout ça, c'était une révolution, ça, ça, ça changeait nos rapports de force avec, avec les médecins, entre autres. Et ça a été des années très, très riches. Entre autres, une des choses qu'on était arrivée à faire, c'était que les femmes médecins qui participaient, participaient comme les autres, c'est à dire qu'elles étaient payées pareil que les autres et pas comme médecin, et qu'à part le fait qu'elles signaient des ordonnances, elles n'avaient pas un rôle supérieur dans le travail de consultation. Et ça aussi, c'était au niveau de rapport thérapeutique, absolument révolutionnaire en ce moment-là. Et puis on était 17 et au bout de dix ans comme tous les groupes, on a commencé à vous bagarrer les unes avec les autres et ça, ça ..

on a dû terminer. Les dernières années du dispensaire.. Moi, j'avais commencé à m'intéresser à l'acupuncture et donc j'ai décidé que je voulais étudier l'acupuncture à fond. Et je préférais l'idée d'aller au Japon plutôt qu'aller en Chine. Et donc je suis allée au Japon. C'était aussi le moment en même temps, pratiquement quelques mois de différence, où je commençais ma plus belle et plus intense relation amoureuse avec une femme, ce qui ne m'a pas empêché de partir au Japon.. et au Japon, bah Le Japon, c'est pas les Etats-Unis. Tu m'avais demandé au tout début de parler de ces deux voyages. Et en fait, ils ne sont pas de tout comparables. D'abord, c'est à des années de distance l'une de l'autre. Et puis, et puis pour des raisons différentes. Mais le Japon c'est une culture qu'on connaît pas qu'on ne comprend pas. Et c'était la première fois que j'avais cette expérience d'arriver dans un endroit fascinant mais où les premières semaines, c'était « Mamma ! Vieni a prendermi » (P.B. :Maman, viens me chercher !) ahah j'y comprends rien, c'est trop dur, trop. Même dans la rue, la façon dont les gens marchent ehm et puis j'ai survécu, j'ai résisté, je suis resté et ça a été une expérience incroyablement riche. D'abord parce que les Japonais, à ce moment-là, c'était dans les années '80, étaient encore Japonais, entre autres, dans la rue, il y avait quand même beaucoup de gens, beaucoup de femmes en kimono. Les femmes ne pouvaient pas leur aisselles nues. Il y avait toute une côte rigide. Ils étaient encore assez près de la façon, pas complètement traditionnelle, mais c'était peu européenisé, peu américanisé, et toute la technologie d'aujourd'hui de smartphones et d'Internet et d'ordinateurs n'existait pas encore. Par contre, il y avait cette attitude des Japonais d'une curiosité infinie à ce moment-là, pour nous Occidentaux, on avait une façon de décrire ; On disait au Japon « They adopt, They adapt, They adept ». Donc comme la langue, comme la soie, comme plein d'autres choses, ils adoptent d'un autre pays, ils font leur petite tambouille, après ils deviennent meilleurs qu'eux. Et donc j'ai mangé des meilleurs croissants à Tokyo qu'à Paris, par exemple. Et j'étais dans une commune avec des gens qui me disaient « Tu es au Japon, on baragouine un peu anglais, mais tu viens au Japon aussi pour parler en japonais » et donc j'ai dû me débrouiller...Et c'était super. J'ai appris plein de choses, pas seulement de l'acupuncture et du shiatsu et de la kido, mais plein de choses. Et au bout de deux ans.. d'une part, ma, mon amoureuse me manquait. Je

revenais l'été ici dans la Drôme, la maison de l'autre côté parce que d'une part, mon amoureuse me manquait, et puis parce que les étés au Japon, c'est 100 d'humidité et 40 degrés et c'était insupportable dans le village. Donc je revenais pour les mois d'été ici, puis je retournais au Japon. Mais au bout de deux ans, non seulement mon amoureuse me manquait beaucoup, mais surtout au dispensaire des femmes, on m'a dit « soit tu reviens maintenant, soit on ne peut pas garder ton poste ouvert ». Et donc je suis revenue à Genève au dispensaire des femmes. Et six mois après, le dispensaire des femmes a décidé de limoger 80 % de son personnel, dont moi. Ça, c'était '87. Autant te dire que ce qu'on appelait la sororité en a pris un sale coup parce qu'on était un collectif féministe. Et on s'est dit et fait le pire de ce qui en fait existe partout. Quand les couples ou le groupe se déchirent... et en même temps, c'était aussi la fin de ma relation amoureuse.. et en même temps.. d'une certaine façon.. C'était devenu officiel que le mouvement des femmes était terminé. Je dirais même qu'il était mort. Et donc après ? On était devenus des féministes historiques. C'était pas, je le prenez pas comme un compliment. Et puis quand on commençait à avoir ce qu'on pourrait appeler des régressions. Moi, politiquement, si tu veux ce qui m'a toujours le plus intéressé, c'est ce qu'on pourrait appeler l'idéologie, le côté idéologique plutôt que le côté économique. On ne peut pas séparer, mais disons. Je suis par exemple toujours intéressé de voir les publicités. Je trouve que les publicités sont le miroir de l'idéologie. Avec presque, je dirais un temps d'avance et nous montrent comment on voudrait, comme le capital veut qu'on soit pour pouvoir acheter, pour pouvoir consommer. Et donc, peu à peu, j'ai commencé à revoir ou voir des figures de femmes dans la publicité, dans ce monde qu'on n'avait plus vu depuis longtemps mais qu'on n'avait plus vu qu'on n'avait jamais vu une sexualité... Déjà, à Tokyo, par exemple, j'avais vu qui est une société quand même assez raciste à sa façon. J'avais vu des publicités où il y avait des mannequins noirs qui faisait semblant d'être des panthères à poil etc... ont recommencé à voir des femmes se promener avec des talons aiguilles de quinze centimètres et des seins à moitié nu, etc. etc... bref, ça m'est arrivé jusqu'à la décision de la Cour suprême américaine par rapport à l'avortement. Mais disons. Ça ce serait carrément un autre entretien, la coexistence d'un mouvement

Me Too. Et puis en même temps ce que nos vieilles féministes ont analysé comme une régression totale des droits des femmes.

PAOLO [00:37:50] Absolument d'accord sur ce point. Si tu veux l'expliquer mieux, la développer.

GRAZIA [00:38:02] Alors ok, là j'ai fait les grandes lignes.. ayant entendu ce que je viens d'entendre. Quels sont les partis qui auraient envie de creuser ou d'éclaircir ?

PAOLO [00:38:17] Les frictions entre ton idée des nouveaux mouvements MeToo des nouvelles générations et les idées à laquelle tu étais fidèle en tant que « vieille féministe ». Très intéressant.

GRAZIA [00:38:39] Alors au même temps c'est assez difficile parce que le seul point de vue que je peux avoir, c'est le point de vue d'une vieille féministe et d'une vieille lesbienne de 78 ans. C'est à dire quelqu'un qui a acquis et qui a vécu son féminisme et son féminisme lesbien dans les années '70-'80, '90 etc... et qui a donc des idées de ce qu'est le patriarcat, de ce qu'est le séparatisme entre hommes et femmes, de ce qu'est l'égalité.. et de ce que sont les quotas, etc. qui ne sont pas du tout ceux d'aujourd'hui. Un peu comme quand tu disais avant que toi tu es une génération qui a grandi avec le smartphone etc. donc avec les social médias et tout ça, c'est clair que mon vécu est différent par rapport à ça. Donc par rapport aux femmes qui aujourd'hui se définissent comme féministes d'ailleurs, le premier mouvement en France, fin... c'est pas un mouvement, mais la première groupe en France qui a recommencé à utiliser ce mot parce que pendant longtemps, c'était devenu un mot interdit et sale et négatif.. et c'est un mot, un groupe qui a, qui a, qui a eu et qui est né avant MeToo en France et elles se sont appelées « Féministes Malgré Tout », a dit ça veut tout dire, d'accord ? C'est à dire que dans un monde dans lequel le féminisme n'est plus à la mode ou comme on dit maintenant, n'est plus tendance, on affirme qu'on est quand même féministes, alors que pour moi c'était non seulement honorable, mais j'étais fière et je le dis tranquillement « je suis féministe, comme j'ai dit

que je suis lesbienne, comme je dis que je suis juive » parce que j'ai l'impression que dans un monde normatif, on a besoin d'entendre que non, je ne fais pas partie de la norme et je ne veux pas faire partie de la norme. Et je peux te dire pourquoi... ehm... d'après mon interprétation à moi, c'est que par exemple, à un moment un mouvement comme MeToo, ce n'est pas de nouveau si je peux l'appeler un mouvement. Mais quelque chose comme tout pour moi est née de la régression. Il a fallu perdre les droits et de nouveau accepter d'être harcelée, d'être violée, d'être brimée, d'être, d'être vue comme un objet sexuel pour ensuite un moment de rage contenue, éclater et dire non. Et à ce moment-là, à travers les médias, retrouver cette notion du groupe de conscience qui dit « I'm the same, I've suffered the same »... Après, de nouveau, à cause de social media médias et la façon dont c'est utilisé par ces générations-là.. non seulement il y a eu des excès et il y a eu des erreurs... Où tout d'un coup ont déballés des choses très, très vieilles d'abord, mais aussi, est ce que c'est la même chose un Weinstein qui depuis 20 ans harcèle, viole etc. les femmes par pouvoir ou bien au bureau quelqu'un qui te met la main aux fesses ou qui dit quelque chose? Il y avait plus de degrés, d'échelle etc. et puis.. de nouveau pour moi, de mon point de vue. Entre autres parce que, par exemple, mes copines féministes, hétéros, de Genève avec qui j'ai vécu depuis 40 ans et qui ont des enfants qui ont maintenant 40 ans, qu'ils ont fait avec des hommes souvent en couple, etc. ces hommes ont grandi avec ces femmes et pour la plupart ont évolué donc.. sont un petit peu plus, comme pas seulement dans l'égalité du travail ménager ou du travail par rapport aux enfants. Mais, et en même temps, malgré tout, il y a une division des rôles. Il y a des rapports, peut être pas de soumission, mais quand même toujours des rapports de pouvoir. Il y a aussi des rôles. C'est quand même beaucoup plus ces femmes qui ont les charges mentales différentes et tout. Et ça c'est dans un milieu militant, gauchiste, féministe, etc. dans le monde en général, par exemple, les copines que j'ai ici, qui sont des femmes qui ont des, qui sont, beaucoup sont thérapeutes, donc elles ont un travail qu'elles ont choisi, dans lequel elles se sentent bien, dans lequel elles gagnent bien leur vie. Et puis, avec leur compagnon ou leur mari et leurs enfants. Après, dans la vie quotidienne... c'est souvent, alors il y a des situations extrêmes de femmes battues, mais sinon c'est simplement le genre de rapport. Un peu comme mes parents, quoi. Ça n'a

pas beaucoup évolué, ça a facilement tendance à revenir à ça. On dirait que c'est la solution de facilité, comme d'ailleurs entre les noirs et les blancs, « Same but different ». Moi, ça ne va pas. Pas seulement en tant que lesbienne. Par exemple, ici, dans la combe. A part de Jennifer, les gens qui sont là, les hommes qui sont là, c'est des bons, c'est des bons voisins. Si j'ai besoin d'un coup de main pour faire un chantier, mais quand on mange ensemble, c'est difficile. Et au début, j'essayais de réagir gentiment, courtoisement, en souriant, en expliquant un petit peu ça ne passe pas parce que...et ils n'ont pas l'impression d'être sexiste de la même façon qu'ils n'ont pas l'impression d'être racistes. Et je ne sais pas si je suis trop vieille ou trop fatiguée ou trop sage. Sage dans le sens de « wisdom », de ne plus perdre mon temps dans ces situations là à essayer d'expliquer quoi? Mais c'est vrai que... dans l'ensemble, malgré MeToo et d'autres petits mouvements comme ça, il y a l'apparence superficielle d'avoir plus de liberté, plus d'égalité, plus de communication. Je pense que la réalité n'est pas ça. Et en tant que thérapeute, quand j'entends des amis, par exemple, me parler de certaines situations de couple et tous, c'est ce que j'entends depuis 50 ans quoi, c'est pareil. D'autant plus ces temps où, post-Covid, post-confinement, guerre, inflation. Là, on parle de, ils vont finalement déclarer officiellement qu'on est en récession et tout ça fait sortir l'antisémitisme. Ça fait sortir le racisme. Ça fait sortir le sexisme, l'homophobie. Je ne suis pas assez sociologue ni même philosophe pour expliquer pourquoi, dans les moments difficiles, l'humanité retourne au pire. Peut-être parce que la différence est difficile à vivre. Elle requiert, elle requiert du travail et est peut-être pour les hommes qui se pensent encore pendant un petit moment en majorité et dominants, c'est à dire l'homme blanc. C'est encore la solution de facilité de faire la grosse voix et de dire c'est moi le maître.

PAOLO [00:48:13] Voilà. Absolument. C'est tout à fait intéressant comme point de vue. Je partage, mais en même temps, qu'est-ce qu'on peut dire? Les extrémismes génèrent extrémisme, donc malheureusement, je pense que ce type, on va dire discrimination vers le sexe féminine peut générer de l'autre côté à « l'extrémisation » du mouvement féministe.

GRAZIA [00:48:46] Bien sûr ! Parce que, comme je le disais avant, on est dans un système binaire. Donc la seule façon pour certaines femmes de dire on prend le pouvoir et à ce moment-là on les punit de la même façon qu'ils nous ont punis. Et c'est un des problèmes que j'avais avec le mouvement lesbien aux États-Unis qui m'a fait entre autres revenir ici, ce qui en fait n'a rien changé du tout, mais simplement bon, c'était qu'en tant que lesbienne, je ne vois pas pourquoi tous les hommes sont mes ennemis, entre autres parce que j'ai toujours eu envie et besoin d'avoir de fortes amitiés avec des hommes. Pas d'ailleurs qu'avec des homos, et que je pourrais vivre avec ces hommes des choses que je ne pourrais pas vivre avec des femmes par exemple. Mais, mais là on rejoint de nouveau ce qu'on disait dans la voiture hier c'est à dire ces deux Américaines qui refusaient de voir que dans la science, tout ce qui ce n'est pas que du racisme etc. ... Je suis sûr qu'à des moments.. J'ai été pendant longtemps en couple avec cette femme noire américaine, entre autres aux États-Unis. J'ajoute que quand j'étais petite fille, il semblerait que j'ai tout de suite demandé à avoir à une poupée noire. Je ne sais pas d'où cela vient. Et je me suis toujours sentie plus à l'aise avec des gens de peau foncée. Pour moi, le violeur type, c'est l'allemand aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Alors que de nouveau aux États-Unis, par exemple à New York, quand je me baladais toute seule dans la rue, d'une part, tel que j'étais quand j'avais 30 40 ans aux États-Unis, on me prenait souvent pour une chicane. Mais quand je voyais un groupe d'hommes noirs, pour moi, ce n'était pas l'ennemi ou ceux dont je devais avoir peur du tout et ils le sentaient. Et donc ça allait bien. Et de nouveau quand j'allais à La Nouvelle-Orléans, dans le quartier complètement noir et que « Ehy, honey ». Et puis qu'on te touchait tout, moi, « A casa » (À la maison), parfait. Alors que beaucoup de mes copines blanches venaient me demander, mais commençait c'est de faire l'amour avec une noire par exemple. Cette question que je ne me posais pas. Pas par absence de racisme, mais parce que je me sentais à la maison, justement. Donc ça, je ne sais pas d'où ça vient. Mais ça fait que pendant longtemps, surtout aux États-Unis, où ce racisme inhérent qui faisait qu'on définit quelqu'un comme Black ou Chicana ou Chinese. Mais on ne dit jamais white. Donc moi je disais que je suis sémite, et donc pas blanche. Ça par exemple, ma sœur ne comprenait pas du tout parce que c'était quelqu'un qu'on la prenait pour une « Svedese »

(P.B. :Suédoise) quand on allait en Italie. Donc .. j'ai une façon d'expliquer ça, c'est que je sais pas d'où ça vient. Peut-être parce que je suis la fille de juifs qui ont souffert pendant toute la guerre et qui eux même n'étaient pas non seulement pas pratiquant, mais pas croyant et qui n'étaient pas sionistes mais Bundistes³ qui on s'en allés avec les brigades internationales en Espagne etc. Moi les ghettos, je n'aime pas la mono définition, je n'aime pas la séparation. Il n'y a pas les bons blancs, les mauvais noirs etc.. et donc n'y a pas les bonnes lesbiennes et les mauvais hommes. Je suis tout le temps, je suis tout le temps à la marge, tout le temps dans l'interface, parce qu'on a tendance justement à créer des communautés, probablement parce que c'est simple, c'est sécurisant. Et la sécurité, c'est quelque chose que je n'ai jamais eu, que mes parents n'ont jamais eu. Ils ne m'ont jamais passé la notion de la sécurité, le sentiment de la sécurité. Et pourtant, il y a des moments au on aurait envie. Mais en même temps, la sécurité non seulement m'ennuie, mais l'insécurité ne me fait pas peur. J'arrive à la traverser et par rapport à ça, Lacan avait une définition de l'amour que je trouve juste non seulement pour l'amour, mais pour justement ces histoires. Il disait l'amour, c'est donner quelque chose qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. Et par exemple, cette relation amoureuse que j'ai commencé au moment où j'allais au Japon, qui a été la plus passionnelle et la plus dévastatrice, ça a été de donner de la sécurité à quelqu'un qui venait d'un milieu totalement sécuritaire et qui venait chercher chez moi l'exotisme. Donc, je pense que c'est ce que j'ai vécu dans toutes les situations politiques aussi. Et je pense que c'est aussi ma façon d'analyser. Pour revenir à ta question par rapport à MeToo etc, c'est qu'en fait on a tendance, l'humanité a tendance à standardiser. Les clous qui dépassent, ça ne va pas à normaliser, justement. Or, une des choses que j'ai appris en faisant de la médecine chinoise, donc la vision asiatique de la réalité ehm si tu prends une courbe statistique chez les occidentaux, la norme elle est là-haut. Et donc quand tu penses à nos saisons et solstices, c'est le jour le plus long ou le jour pareil. Les asiatiques, ils s'intéressent au bas de la courbe. Le moment où ça change pour remonter.

³ L'**Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie**, mouvement socialiste juif créé au Congrès de Vilnius en septembre 1897. C'est le premier parti politique juif socialiste et laïc destiné à représenter la minorité juive de l'Empire Russe.

PAOLO [00:56:00] D'accord.

GRAZIA [00:56:02] Parce que c'est là qu'il y a les plus grands changements. Et par exemple, tu as entendu parler du Yi Jing ?.

PAOLO[00:56:08] Non.

GRAZIA [00:56:11] Alors c'est un livre ehm d'oracles, avec des hexagrammes. Je ne rentre pas dans les détails, mais il y a 64 hexagrammes qui en fait raconte toute la possible, toutes les possibilités. Et les Occidentaux ont beaucoup de peine à comprendre que le 63^e gramme, c'est la fin d'un cycle et le 64^e, c'est le début d'un autre. Et ça se passe en hiver, donc maintenant, on a fait les moissons, on a les récoltes dans les armoires. La terre commence. Et pour les Occidentaux, la terre commence à s'affaiblir. Mais en fait, ce n'est pas vrai. La Terre est en train de reprendre l'énergie à l'intérieur de la terre, ensuite dans l'hibernation qui, pour les Occidentaux, est un temps mort. Au printemps, ça ressort et donc c'est l'inverse. Ce qui fait que, comme je le disais hier dans le Nord, la voiture a tenu faire une des choses que me disait ma senseï, ma prof à Tokyo, c'est le noir, le blanc. Ce qui est intéressant, c'est le gris, c'est le nuance, c'est la transformation et donc la notion basique de la médecine chinoise. On fait de la médecine orientale qui est ce qu'on appelle le Ch'i, que les Occidentaux appellent le Khi et que souvent ils traduisent par le mot énergie ; en fait, c'est l'énergie en mouvement et c'est en fait ça. Je pense que je suis en train de dire tout ce matin, c'est que moi, ce qui m'intéresse, c'est le mouvement, c'est la transformation, c'est la connexion. Donc c'est clair que je ne peux pas voir les noirs contre les blancs et les hommes contre les femmes. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui est, pas seulement ce qui nous relie parce que c'est pareil, mais comment on peut fonctionner ensemble, en développant et en soutenant les uns et les autres. Les mots forcent la créativité, ce qu'il y a de meilleur.

PAOLO [00:58:52] Dans des systèmes plus harmonieux, dynamiques et coopératives. Parce que si tu essentialise, tu crées la lutte et ça devient aussi un problème de stabilité et de dynamisme e au même temps, parce que tu crées un pérenne ces tensions de luttes?

GRAZIA [00:59:13] Oui, mais... Par exemple dans les mouvements coopératifs, les jardins coopératifs, on a découvert à nos dépens que justement, stabilité et dynamisme, c'est difficile de convivre les deux. Parce que dans le dynamisme, le vrai dynamisme et ça, c'est quelque chose que les anarchistes ont beaucoup travaillé. Chacun a un talent et donc dans chaque situation, il y a une personne qui va prendre la tête, le guide pour faire le travail. Mais elle ne reste pas à la tête, elle fait ça et puis après, ça passe à autre chose. Or, dans la tête de beaucoup de gens, et malheureusement dans le monde asiatique qu'on s'est maintenant beaucoup occidentalisé, la stabilité c'est le chef et la hiérarchie.

PAOLO [01:00:19] Ouais.

GRAZIA [01:00:21] Parce que c'est la stabilité par la.. par l'inertie en physique, c'est ça, c'est vraiment par l'inertie. Et c'est clair que le dynamisme, la rue, ça requiert un travail que Piaget appelait de l'équilibration, pas de l'équilibre, mais de l'équilibration. C'est-à-dire que tu es constamment en train d'ajuster. Ça requiert plus de travail, énormément.

PAOLO [01:00:55] Et pourquoi tu as choisi de venir vivre ici? De venir vivre ici dans la Drôme, après les expériences que t'avais fait.

GRAZIA [01:01:04] Alors ça c'est encore autre chose.

PAOLO [01:01:06] Oui, j'imagine, oui. Mais ce n'est pas, ce n'est pas un problème.

GRAZIA [01:01:10] Non, mais.. Tu as encore le temps ?

PAOLO [01:01:15] Énormément.

GRAZIA [01:01:16] Alors en '75, quand j'étais encore à New York, je revenais tous les étés ici parce que de la même façon que c'était invivable à Tokyo, c'était invivable à New York ou à Washington. Et puis parce que j'avais quand même la nostalgie et... en été 75, ma sœur m'a dit « Écoute, t'emmène, on a une maison communautaire qu'on loue dans la Drôme ». Et elle m'a amené à Soyaux, qui est de l'autre côté de la montagne.. Soyaux, parce que c'était, des endroits comme un peu dans toute la région où on faisait la culture du ver à soie. Et donc il y avait les mûriers et les maisons qu'on appelait des magnaneries pour faire la culture de la soie sont des maisons en pierre avec de très grandes pièces. Je crois que j'en avais parlé à la dernière fois et cette maison était presque en ruine, elle était le résultat d'un incendie avec le grand mûrier devant. Je suis arrivé.. C'étaient les retrouvailles, la reconnaissance, un lieu que je n'avais jamais vu, mais qui était qui était qui était moi, qui était à moi, qui était, qui était le lieu de l'équilibration parfait. Bon, j'ai passé du temps à ce moment-là n'était pas habitable à l'intérieur parce que ça avait été cramé. Et puis après, je suis reparti aux États-Unis. Et puis, quand je suis revenu définitivement en Europe, ensuite à Genève avec ma copine, j'ai appris qu'entre-temps la maison avait été abandonnée. On l'utilisait plus, sauf comme un lieu de refuge et de cachette pour nos camarades. Et un jour d'été, j'ai surpassée. C'était vraiment un désastre. J'ai organisé un groupe de mes copines et on est venu passer quelques semaines en été. On a nettoyé. Ensuite, je suis allée à l'Armée du Salut en disant que c'était pour organiser un groupe de vacances pour les enfants. On avait besoin de meubles. Ils nous ont donné des meubles, des lits, tout. Et c'est devenu la première maison d'été féministe. Puis ensuite les copines hétéros ont commencé à voir les bébés. C'était la commune des mamans et des bébés. Et au bout d'un moment, les copines lesbiennes ont râlé parce qu'ils en avaient marre des mamans et des bébés. Donc on a fait des moments pour les mamans

et les bébés, des moments pour les lesbiennes et des moments pour les papas et les bébés etc. Donc c'est devenu de nouveau de plus en plus morcelée. Moi je continue à aimer ce lieu profondément, à y donner beaucoup d'énergie pour l'entretien. Puis peu à peu, à cause de justement ces groupements, on a commencé. Il y en a qui sont partis et on était plus que quelques-unes. Et puis un jour, il y avait plus que moi. Le loyer était très petit et j'ai décidé de continuer à payer le loyer. Et à ce moment-là, je me séparais justement de cette copine qui, elle, avait acheté une maison juste au-dessus de la mienne que j'avais trouvée moi. Et tout le monde me disait « Bon, il faut que tu abandonnes, quoi. Il y a Marie-Rose qui est là-haut. Toi, t'es en bas, ce n'est pas possible ». Moi je ne pouvais pas parce que cette maison était comme ma peau. Est-ce que j'ai fait ce que j'ai commencé à créer un jardin? Au début, c'était « i campi » (les champs), puis la terre battue... puis avec une fourchette, j'ai commencé et des vieux pots que j'ai trouvés à la poubelle, j'ai commencé un jardin. Et puis peu à peu, j'ai créé un jardin. Je me suis investie dans ce jardin. J'ai aussi transformé la maison. Une amie disait que c'était un poème en ruines. C'était un lieu magnifique et j'ai commencé. J'ai pris un chat, j'avais ma voiture. J'ai commencé à y venir septembre octobre à mars avril. Le propriétaire était content, donc il a mis un insert dans la cheminée de la cuisine. Donc j'ai pu avoir le chauffage. J'ai commencé à y venir l'hiver et à ce moment-là, j'avais quitté le dispensaire des femmes et j'avais un cabinet que je partageais avec une autre thérapeute. Et j'avais décidé que je faisais qu'un jour à Soyaux est un jour de travail à Genève. Et puis se sont insérés les problèmes de santé de ma mère et mon père je devais aussi m'en occuper, mais j'arrivais à avoir à peu près quinze jours, quinze jours et je commençais à avoir des amis à moi qui venaient passer du temps. C'était devenu un lieu .. il faudrait que je retrouve les photos. Le jardin était beau et il n'y avait pas... il n'y avait pas de barrières ni rien. Il y avait la maison avec des murs en pierre comme ça, des chambres une grande cour intérieure et tu sortais, il y avait le jardin avec les roses et directement « i campi » (P.B. : les champs). Et puis c'était vraiment... Et puis la fille aînée du propriétaire en 2010, je le savais depuis quelques années, « C'est le moment, je veux reprendre la maison avec mon mari » et à ce moment, j'avais rencontré Jennifer et je cherchais un lieu à louer pour pouvoir essayer de trouver un autre lieu.. Puis elle m'a parlé de cet endroit. Je

suis venu le voir. J'aimais bien la source, l'eau qui coulait que je pouvais entendre. Et même si au début, le fait d'avoir un endroit fermé.. Mais c'était quand même un endroit très isolé dans le silence, etc. donc j'ai décidé de m'installer. Et puis en fait, quelques années après, le propriétaire est mort brutalement et j'avais trois semaines pour décider si je restais en achetant ou si je partais et je commençais. C'était une période très difficile. Je commençais à me sentir très fragile et donc j'ai décidé d'acheter. Et puis pas longtemps après, donc, il y a sept ans, quand j'avais 72 ans, j'ai décidé que c'était peut-être le moment de prendre ma retraite en tant que thérapeute, entre autres parce que j'avais envie de recommencer les grands voyages et pouvoir partir pendant plusieurs mois de suite. Entre autres, je voulais me rapprocher de la médecine ayurvédique et aussi recevoir des soins ayurvédiques et... cette année, ma mère était déjà morte. Mon père était mort aussi donc j'étais orpheline, comme on dit. J'étais encore en bonne santé physique. Je me disais bon, c'est le moment de pouvoir voyager comme je voyage, c'est à dire un sac à dos sans réservation dans un hôtel et tout. Et donc j'ai pris ma retraite. Et j'ai gardé mon petit appartement à Genève. Et en ce moment-là, j'étais ici trois semaines et huit, dix jours à Genève. Et puis il y a deux ans, un peu plus de deux ans à peu près juste avant que la pandémie commence, c'était un appartement à la place Grenier, très bon marché. J'ai su que j'allais perdre l'appartement et soit je faisais un combat aidé par les avocats spécialisés. Je pouvais gagner trois ans, mais vraiment en me battant beaucoup au tribunal et tout et de nouveau... C'était un moment très difficile. Donc je ne me sentais pas la force ou pas le courage plutôt. Et puis, d'autre part, je commençais à me dire que de garder une garçonnière à Genève pour une semaine par mois, c'était même pour un loyer bas. Un peu un luxe et un gâchis. Et puis après il y a eu par rapport au confinement, si tu veux l'expérience que j'avais acquise en étant la fille de mon père qui faisait de la médecine la santé publique internationale. C'est que déjà en janvier, quand on parlait en Chine des cas, c'est au minimum une épidémie. J'ai un ami médecin qui est un peu mon frère à Rome. Quand on discutait, il disait « d'après moi ça va être la première pandémie. » Et alors qu'au premier confinement, beaucoup de gens pensaient, y compris les médecins, pensaient que ce serait une histoire de deux mois, lui, il disait minimum deux ans. Il disait entre deux et quatre ans. Et

ma sensation pendant les premiers mois, je dirais les premiers six mois de la pandémie c'était que ça pouvait être la révolution. D'abord, que c'était une expérience humaine qu'on n'avait pas vécu depuis longtemps, en tout cas depuis la grippe espagnole, au moins de la peste noire, etc. Et à un moment où justement à cause des connexions internationales, on ne pouvait rien contrôler. Donc d'une part je pensais qu'au niveau humain et au niveau catastrophe, nombre de morts, situation dans les hôpitaux etc, ça allait être incontrôlable. Je ne pensais pas que qu'on arriverait si vite à rassembler les forces pour les vaccins. Et d'autre part, et c'était un moment où j'avais recommencé à lire les journaux Libé ou Le Monde tous les jours, je retrouvais dans les journaux des articles philosophiques d'espoir, quelque part de réflexion, voilà, ça nous arrive. C'est par la solidarité, par les problèmes de triage dans les hôpitaux. Quand on a commencé toutes ces choses-là, j'avais l'impression que ça nous poussait à réfléchir et ça nous poussait à peut-être aller au meilleur de nous-mêmes. C'était... c'était exubérant. D'une certaine façon, c'était très excitant. Et je dois dire que les rues désertes, tout ça, moi, ça me plaisait. Vénétie avant, mon ami de Rome qui m'envoyait des photos de Rome déserte. Ça me rappelait d'ailleurs un peu les années 68 en France. Quand, quand les étudiants et autres avaient occupé la télévision, la radio etc. où les gens étaient de nouveau obligés de se parler, obligés de s'entraider, non, il y avait tout un côté extrêmement stimulant je trouve. Puis bon, après, c'est devenu ce que c'est devenu. Y compris avec les vax et les anti-vax et les complots et les vaccins à milliards d'un côté, pas de vaccin du tout de l'autre. Et puis, après la guerre de l'Ukraine où de nouveau, j'ai découvert avec surprise que je suis la fille de la guerre, que je fais partie d'une génération étant née le 19 juillet '44 quand la guerre n'était pas finie, que pour moi, la guerre, je la vis dans mes tripes comme si ça m'arrivait à moi. Pas seulement les dangers. Mais ouais, les bombes, la faim. Et puis, et puis tout ce que ça nous fait devenir, quoi. On ...où il y a des jours, j'ai envie de dire c'est le moment de mourir pour moi, parce que je n'ai pas envie de vivre ça. Ça s'est fait trop laid, ça va beaucoup plus vite et ça va bien pire que ce que l'on pouvait tous s'imaginer plus que moi. Je suis en train de vivre avec la mort de ma sœur et par rapport à justement le peu de famille qui me reste où à l'évidence, ils ont besoin de complètement m'effacer et me m'écraser. Donc, l'un dans l'autre, pff, je ne suis pas dans

une période d'espoir. En même temps, quelque chose que j'ai appris de moi-même et que les thérapeutes qui me connaissent bien m'ont dit ce que malheureusement, on peut toujours me renvoyer à moi-même. J'ai beaucoup de résilience... L'année dernière, j'ai eu un gros problème de santé de mon anche et alors que je suis totalement prête à mourir et que je suis inscrite à exit et que la mort ne me fait pas peur. Mais une des choses que je disais à mes amis, c'est que je n'ai pas envie de mourir à genoux et je trouve que le monde est en train de nous mettre à genoux, humiliant qu'on nous force à être et à devenir. Ce n'est pas beau.

PAOLO [01:17:20] Non. Pas du tout. Surtout ma génération je dirais, encore plus ma génération. Esclaves d'une idée.

GRAZIA [01:17:33] Vous êtes encore plus coincés que nous. Tu sais quand je dis que je n'ai pas peur de mourir, c'est parce que malgré les solitudes ou les souffrances ou les erreurs que j'ai pu vivre, si je pense, j'ai eu une bonne vie, j'ai adoré l'école, j'ai eu une bonne école, des parents magnifiques. J'ai eu des libertés, j'ai eu des possibilités, des choix... ehm... Le mouvement gauchiste et féministe et lesbien, c'était une vague magnifique à vivre. J'ai pu prendre l'avion à un moment où on le prenait sans culpabilité. J'ai pu voyager dans le monde entier. J'ai vécu avec de l'eau, assez d'eau. Tout ça, vous n'allez pas l'avoir, ça va être bien, bien pire pour vous et encore pire pour les enfants de ma fille, de ma nièce par exemple. Donc j'ai eu de la chance par rapport à ça et je trouve que des gens de toutes générations, même si c'est un peu difficile pour moi d'imaginer d'avoir à 27 ans seulement. Vous êtes super coincés au niveau travail, au niveau... au niveau finances, au niveau écologique. Sois-vous êtes écologique et vous bougez plus du tout comme moi. Vous allez devoir compter chaque goutte d'eau. Vous allez devoir dire si moi je mange l'autre, ne mange pas sur le moment, tu vois donc beaucoup n'est pas votre choix. Beaucoup, c'est aussi le résultat, pas seulement de nous, mais de tout, quoi.

PAOLO [01:19:20] Oui, oui absolument. Un processus dans la pensée qui semble de pas mal de société. Parce que désormais, avec la globalisation il semble que malheureusement il y a.. on est coincés, en période d'accélération mondiale, l'accélération semble.. des mois, que chaque jour soit des mois. Et il y a cette génération hypersensible qui en même temps n'a pas de conscience collective. Que c'est ma génération, donc hypersensible mais pas individualiste en même temps. Et les social network n'aide pas. Donc c'est un monde, pas seulement des communautés fermées, mais aussi d'individus fermés de relations etc...

GRAZIA [01:20:02] On vous apprend à 27 ans à penser déjà à votre retraite, à préparer déjà votre retraite. Donc ce n'est pas de l'espoir. Vous n'avez vraiment pas le choix, quoi. Alors ce n'est pas un choix en fait, c'est un choix, mais je ne pense pas que c'est ça. Je ne pense pas que c'est une solution, mais une des choses qu'on avait fait à New York quand j'habitais encore avec mon copain, donc lui était officiellement venu à New York avec comme poste il était l'assistant du chef de United Nations Fund for Population Activity, que, à ce moment-là, donnait des milliards pour stériliser les femmes indiennes, leur mettre des stérilets et stériliser les hommes parce qu'un contrôle de la population, ça voulait dire contrôle de la population asiatique. Je me souviens, la couverture, c'était les sapins allemands d'un côté, et puis la foule indienne de l'autre. Et parce qu'on était tous les deux gauchistes et parce que moi, à travers ce que j'avais appris par mes parents, j'avais plutôt un discours de critique, de contrôle de population obligatoire. On a commencé tous les deux à militer contre ça et à ce moment-là, on se définissait tous les deux comme anarchistes. Je continue d'ailleurs à me définir plutôt comme anarchiste s'il faut se définir politiquement. Et on a pris contact avec un homme et une femme complètement folle qui avaient fondé une presse à la machine pour, ehm... une imprimerie anarchiste qui s'appelait Community Press... Et la théorie anarchiste, c'était que la seule façon de survivre, c'était des tout petits groupes autonomes, autosuffisants et en relations avec d'autres petits groupes autonomes et autosuffisants, ce qui est en fait la façon dont ça marche à l'intérieur de notre corps les synapses. Et puis chaque chose est soi-disant « self-reliant », mais en même temps comme

une horloge suisse. Et en fait, le bouquin de Elsa Triolet, c'est ça. Des poches, de survivants qui s'organisent et c'est vrai que, par exemple, dans la Drôme ou dans l'Ardèche, en France en général, mais surtout dans la Drôme et dans l'Ardèche, il y a beaucoup de communautés agricoles qui sont aussi des communautés politiques et qui ont aussi des imprimeries ou des maisons d'édition, ou des qui sont en autonomie et en lien avec d'autres. Après, ça marche parce que le tout existe. Il y a une partie de moi qui me dit et peut être qui souhaite que ces quatre matins, ça va péter, guerre civile ou je ne sais pas quoi, mais ça va péter parce que je vais quand on commencera vraiment à avoir des black-out, que les trucs ne vont pas fonctionner entre les riches et les pauvres, entre ceux entre tout le monde, je pense que ça va péter. Et donc c'est clair que pendant un certain temps, des groupes comme ça peuvent un petit peu survivre.

PAOLO [01:24:16] Après ouais, après à voir mai, mais oui, effectivement, on a des désormais, on a des.. comment on pourrait dire...on a des besoins secondaires qu'on considère même plus secondaire mais primaire. On parlait du, avant d'enregistrer, du moralisme là, sur les livres en papier, il ne faut pas lire les livres en papier parce que comme ça on détruit les arbres. Mais après ils lisent sur EBook, sur l'ordinateur et comme tu me disais, il faut de l'énergie. Et dès qu'il y aura des black-outs...

GRAZIA [01:24:51] Non seulement l'énergie, mais il faut savoir ces fameux métaux rares qui non seulement sont rares.

PAOLO [01:24:58] Mais c'est trop.

GRAZIA [01:24:59] Et que pour les avoir, on détruit l'environnement. Et quand j'étais chez les copines à Genève, elles ont la télévision, donc on regardait les nouvelles. Et il y a une lutte de regroupements en Bretagne où il y a un endroit entre propre, avec des marais. Donc on commence maintenant officiellement à dire que les endroits mouillés sont en fait extrêmement précieux pour

l'équilibre écologique. Et on voudrait implanter une usine qui créerait, je crois, des biscuits pour l'exportation.

PAOLO [01:25:42] D'accord.

GRAZIA [01:25:44] Et dans le village, il y a de nouveau les pour et les contre. Parce que les contre c'est pour la destruction de l'écologie et les pour c'est parce que c'est la création des emplois et les contre, non seulement ils sont contre pour protéger l'écologie, mais parce qu'ils disent, avec tout ce qui se passe aujourd'hui, de réfléchir et de dire on va créer une énième usine pour faire des biscuits pour les envoyer en Corée du Sud c'est... et moi, j'ai l'impression que pas seulement les gouvernements et les chefs d'entreprise, mais qu'il y a une espèce dans d'emballement qui crée un aveuglement, qu'on a toutes les données scientifiques pour savoir que, idéalement, il faudrait refaire un confinement total de tout le monde pendant très très très longtemps. Parce qu'on a vu qu'au bout de quelques semaines, les dauphins reviennent à Venise, que le long du Tibre, il y a de nouveau des loutres donc.. Et donc il faudrait que tous les humains soient obligés de rester à la maison sans rien faire. Bon, on ne peut pas faire ça, mais il faudrait aller dans ce sens-là. Il faudrait effectivement que tous on... on apprenne à faire avec moi quoi. Justement moi je suis assez vieille pour me rappeler comment cette œuvre s'est parfaitement ok. Moi, j'ai adoré prendre l'avion pour aller en Inde et au Japon. Et par exemple, mon copain médecin qui a, pendant les deux ans de confinement, a zoomé avec ses collègues sans problème. Là, tous les week ends, il va en Chine, aux Etats-Unis, en Finlande. Et à côté, je peux comprendre parce qu'on s'est habitué, parce que ça me manque, parce que..

PAOLO [01:28:07] Mais de l'autre côté, il y a des besoins artificiels et vraiment artificiels.

GRAZIA [01:28:14] Mais surtout pour les gens qui ont des enfants et des petits enfants, comment ils font pour se dire OK, mais pour chaque douche que je prends trop, chaque fois que je prends trop, chaque avion, je prends trop. Je crée une situation difficile pour mon petit enfant dans pas longtemps.

PAOLO [01:28:30] Absolument.

GRAZIA [01:28:31] Dans pas longtemps. En plus, je dis moi, c'est ça aussi qui m'effraie, c'est que ça va. Ça va être même pas pour toi ou pour tes enfants, mais ça va être aussi pour moi que dans ma grande vieillesse, ce sera difficile.

PAOLO [01:28:43] Ah oui, c'est déjà difficile. Ça va être encore plus difficile.

GRAZIA [01:28:47] Disons, c'est difficile. Mais encore.. et toi et moi, on est dans une zone privée seulement.

PAOLO [01:28:54] Tout à fait vrai.

GRAZIA [01:28:55] C'est.

PAOLO [01:28:56] Ça. C'est tout à fait vrai.

GRAZIA [01:28:58] Mais ça va devenir de plus en plus difficile quoi. Ouais.

PAOLO [01:29:01] Ouais, mais c'est difficile aussi parce que, pas seulement au niveau environnemental. Mais je disais niveau social.

GRAZIA [01:29:09] Surtout.

PAOLO [01:29:10] Sociale, la tension qu'il y a désormais entre des individus, même pas des collectivités. Et donc on vit vraiment très mal. On dit vraiment très mal et les besoins secondaires qui sont tout à fait facilement classés comme secondaires. Comme dans mon cas tous les social networks. C'est devenu un besoin primaire et c'est un besoin qui engendre les cultes des soi-même alors qu'on est déjà des individus. On vit déjà pour... pour nous même, il faudrait vraiment connaître, se connaître, profiter. Moi, je vois aussi à l'université, on est dans un endroit privilégié avec des gens de tout le monde. Mais à certains moments, l'idée, c'est qu'il faut étudier, étudier. Ça signifie lire des articles, se fermer sur soi même et donc on ne profite pas de la communauté qu'on pourrait avoir.

GRAZIA [01:30:04] Pas seulement profiter. Mais qu'est ce que vous pouvez créer parce que vous êtes la communauté avec des gens qui viennent de partout.

PAOLO [01:30:13] On n'arrive même pas plus à le penser parce que c'est l'idée. L'individu, c'est le monde fait pour moi.

GRAZIA [01:30:19] Parce que là on renverse. Renversons les rôles. Qu'est ce que tu m'as demandé par rapport à MeToo. Je te dis pour moi c'est difficile d'y répondre. C'est pas difficile d'y répondre, mais je n'ai que mon opinion à moi qui vient de là ou je suis et de l'âge et de ce que j'ai vécu. Et c'est vrai que quand j'entends parler des gens de ton âge, entre autres les enfants de mes copines qui ont maintenant 60 ans par exemple, non seulement quelquefois je ne suis pas d'accord avec toi, je n'arrive même pas à suivre parce que c'est un monde... je suis vraiment dinosaure par rapport à ça, à vivre ici, de la façon dont je vis... ehm.. j'ai une amie de 55 ans qui vient de se blesser et qui est dans une phase mystique. Elle me raconte des tas de trucs. Je lui dis un enregistre parce que je sais que je ne peux pas lui dire. Mais moi, l'autre soir, quand je souffrais de ce que j'avais vécu avec ma nièce, je passais la nuit à écrire, par exemple. Euh. OK, « Tu, Paolo, a 27 anni » (Toi, Paolo, à 27 ans) avec tout ce

que tu as vécu. La question que tu ne me pose pas seulement par rapport au féminisme en général. Comment tu envisages ? Qu'est-ce que tu envisages, toi, de pouvoir faire pour toi? Avoir la meilleure vie que tu peux avoir et aider les gens à avoir la meilleure vie qu'ils peuvent avoir.

PAOLO [01:31:56] Moi, je suis arrivé à un point peu désillusionné et malheureusement déjà à 27 ans, on me dit c'est la vie. Aujourd'hui, la vie va très rapidement. Donc moi je ne pense pas qu'il y a un gramme d'idéologie. Moi je suis plutôt convaincu que les petites actions pourraient faire la différence dans le différence parce que je suis un parmi des milliards. Alors moi, ce que je croyais, c'est que plutôt être gentil et tolérante dans la façon de curiosité. Et après si indirectement, je peux être quelconque pour ma position, pour ce que je suis. Ça, je ne sais pas. Mais déjà, sur le moment, le fait d'écouter, de parler, d'être sympa, d'être toujours disponible, d'avoir la curiosité, de connaître des autres individus, avant encore que des autres cultures, c'est une chose, à mon avis tout à fait essentielle. Et dans ces cas-là, le fait d'avoir renoncé au social networks que c'est vraiment une partie, moi je le vois... Alors, je suis née en 95 déjà les gens de mon âge, mais on va dire même des trois, quatre, cinq ans moins, ont une vie vraiment qui bouge autour des social networks, parce que c'est vraiment le miroir de soi même.

GRAZIA [01:33:24] Et plus que le miroir. Je dirais que toi, tu es le miroir de ce qui est dans les social.

PAOLO [01:33:30] Absolument, toi tu t'adaptes. Voilà le fait d'être de m'être enlevé de la bas, d'avoir effacé le social, ça a été un grand pas dans mon avis à donner plus d'importance aux relations avec les autres.

GRAZIA [01:33:44] Donc tu rejoint ce que je suis en train de dire des petits groupes?

PAOLO [01:33:48] Oui, oui.

GRAZIA [01:33:48] D'une certaine façon c'est seulement comme ça..

PAOLO [01:33:51] Mais toutes les métaphores qu'on a peuvent être différentes. Mais oui, oui, absolument, peut-être. Je n'avais pas pensé à cette métaphore, mais... mais oui, absolument. et donner vraiment... malheureusement je prends l'idée que le monde, ça va comme ça et on va dire entre guillemets, la jeunesse. On crée une communauté imaginaire, on dit les jeunes, qu'est ce que ça veut dire? Les jeunes entre, je ne sais pas, entre les années 80 et les années 2000, sont... sont comme ça, donc je dois donner l'importance avant tout à moi-même en la donnant à moi-même la donner aux autres, donc écouter tout ça. Et si je trouve quelqu'un avec lequel je peux avoir une bonne relation stable, soit d'amitié, soit d'amour... Mais je ne dois pas être pressé, c'est ça. J'aimerais bien avoir une famille. Je ne n'ai pas des projets sur le travail. Je suis en train d'étudier une très bonne université, mais c'était plutôt parce que j'avais un sentiment d'infériorité pendant les écoles, parce que je n'ai pas fait le lycée, « Il Liceo » classique, scientifique ou quoi que ce soit. J'ai fait plutôt des écoles professionnelles. Donc ça m'est resté un peu l'idée de démontrer qu'intellectuellement, je pouvais être quelqu'un de la moyenne élevée bourgeoisie.

GRAZIA [01:35:14] De l'élite.

PAOLO [01:35:15] De l'élite soit disant, mais sans savoir le plan de l'élite parce que c'était l'élite ou même moyenne bourgeoisie. Tu as déjà des plans qui ont été façonnés dans la relation avec tes parents.

GRAZIA [01:35:28] Pas seulement, mais parce que tu découvres ensuite que l'élite peut être vraiment crétine.

PAOLO [01:35:32] Oui, oui, oui, tout compris culturellement. Tout à fait, tout à fait, tout à fait. D'ailleurs, moi je suis amoureux de Pasolini, justement pour les critiques que faisait la moralité de la soi-disant petite bourgeoisie. Mais pour moi, c'était quelque chose d'exotique. Je voulais être là et je suis arrivé, j'ai connu. Ces choses-là m'ont amené à valoriser encore plus certaines racines déjà très populaires, surtout du côté de ma mère qui a été ouvrière pendant 30 ans. Et donc oui, j'ai fait une certaine culture, me façonner une certaine culture personnelle. Mais je suis en train de découvrir mes origines, mes racines, de les repenser. Et dans la vie, j'aimerais vraiment bien profiter de l'être ou même de connaître les êtres humains, mais de savoir aussi les valoriser, les valoriser... les amitiés que méritent, de l'amour que peut être qu'un jour je trouverai, peut-être pas, je ne sais pas.

GRAZIA [01:36:31] En général, plusieurs mois, c'est devenu rare, quelqu'un qui vit un seul amour de la même façon que c'est devenu rare quelqu'un qui n'a qu'un seul, une seule profession.

PAOLO [01:36:42] Absolument. Donc ça, c'est aussi tout à fait vrai et je les partage 100%. Et d'ailleurs, moi, je n'avais pas l'idée de dire je vais être comme beaucoup de gens ici qui ont une vision standardisée de qui je suis. Dès que je suis ici, je dis l'université, le Graduate Institute pour exemple, on va dire on termine et on va travailler aux Nations-Unies, j'aimerais pas.

GRAZIA [01:37:01] Alors revenons à la question que je t'avais posée donc. « Allora sei nato nel 1995 » (Tu es né dans le 1995), où ça ?

PAOLO [01:37:10] Je suis né à Bordighera, une petite ville. Mon père était marin qui, à l'âge de 26 ans, après qu'il avait voyagé comme marian, travaillait comme marraine, bien sûr.

GRAZIA [01:37:26] Commerciale ou.. ?

PAOLO [01:37:29] Commerciale, mais commerciale pas la croisière, donc une vie assez dure. Il ne voulait pas que moi je fasse les études de marin. Il n'a pas fait les études de marin, mais maintenant en Italie, ma génération, avec une certaine bureaucratisation du travail... Il faut étudier aussi, avoir les diplômes.

GRAZIA [01:37:52] Oui, comme partout.

PAOLO [01:37:54] Ouais, et mon père. De toute façon à 26 ans, il est devenu un entrepreneur, petit entrepreneur. Oui, il a ouvert la plage privée en Italie. En Italie il y a des plages privées et publiques... Ma mère était ouvrière, elle faisait des photos, c'était des choses liées aux photos. Je ne sais pas comment ça fonctionne. D'ailleurs, je suis à jamais parler d'elle sur ces sujets. C'est tristement drôle, mais je ne sais pas. Je sais seulement travailler dans cette, dans les processus chimiques, peut être aussi des productions, des photos.

GRAZIA [01:38:32] Donc quand même, un côté artistique ou pas ?

PAOLO [01:38:40] Absolument. Mais ma mère n'a jamais étudié. Elle s'est arrêtée à la primaire et mon père la même chose.

GRAZIA [01:38:49] Vous aviez des livres à la maison ou pas?

PAOLO [01:38:51] Pas mal. Mon père. Ma mère, elle lit pas, elle lit jamais. Et d'ailleurs, elle considère qu'elle fait cette distinction assez nette entre lire comme quelque chose d'intellectuel, des gens qui ne sont pas pratiques, et justement la praticité de ne pas lire et faire des choses.

GRAZIA [01:39:15] C'est qui, un temps été, était une réalité.

PAOLO [01:39:18] Oui, absolument.

GRAZIA [01:39:19] Il faut aussi respecter le fait que, effectivement, c'est un temps. Justement, il y avait ce qu'il lisait et ce qui faisait.

PAOLO [01:39:27] Tout à fait. Mais il y a aussi une certaine spontanéité dans ces gens-là qui n'ont pas reçu une éducation formelle que j'apprécie énormément. Et ce n'est pas le cas de pas mal de on va dire d'une certaine mots bourgeoisie parce que la culture, ce n'est pas pour tout le monde et tu peux être riche ou classe moyenne et étudier, mais après ça ne signifie pas que tu as d'intelligence pour développer. Donc j'ai remarqué dès que je suis grandi dans un lieu comme Bordighera, que c'est suffisamment bourgeois pour utiliser le lexique marxiste, j'ai remarqué une certaine petite bourgeoisie, des fils, des professeurs, des juges, des avocats, de quoi que ce soit de médecin qui en réalité avec cette moralité stupide à la fin, le noir et blanc. La même chose que tu peux trouver chez les subalternes entre guillemets, mais c'était exotique pour moi, c'est exotique, étudier. J'ai été obligé à rester dans le système parce que justement le développement des lois en Italie a fait que l'école pour ma génération était obligatoire au moins jusqu'à 16 ans. Donc j'ai terminé et j'ai voulu étudier. Mais en même temps, il y avait aussi la limitation du fait. D'un côté, on peut dire tu dois étudier des choses pratiques, mais moi je n'étais pas du tout bon à l'école. Moi, je n'aurais pas pu faire ingénierie, je n'étais pas capable. J'avais un talent que c'était l'histoire et les disciplines humanistes.

GRAZIA [01:40:46] C'était le genre de petit garçon qui se racontait des histoires le soir au lit.

PAOLO [01:40:51] Pas évidemment. Mais je lisais des livres d'histoire, pas des manuels académiques, bien sûr. Mais j'avais huit ans et je lisais des livres sur la civilisation, les images... je

jouais même aux jeux vidéo de guerre... et dans ces jeux là, je m'intéressais au contexte. Donc la bataille de Stalingrad, ça ne signifie pas lire, Vassili Grossman, pas encore, mais ça signifie voir le contexte. C'était pas du tout évident et j'avais le talent pour faire ça, donc le paradoxe des moi que je vais étudier des choses tout à fait de la bourgeoisie entre guillemets, parce que l'histoire, la philosophie, les abstractions. Mais parce que c'était mon talent. Et je voulais les montrer. Pas seulement à moi même, mais aux autres, pas même pas dans ma famille, dans la famille de ma mère, parce que ce sont des cousines qui ont étudié blablabla, mais aussi dans ma communauté, des Bordighera, des bourgeois, qui ont étudié au lycée.. Et c'est encore un système un peu classiste entre guillemets que je pouvais...

GRAZIA [01:41:56] Tu peux enlever les guillemets...

PAOLO [01:41:59] J'enlève les guillemets, absolument..

GRAZIA [01:42:02] Je trouve que L'Italie, c'est encore plus classiste que la France.

PAOLO [01:42:05] Oui mais il y a, on peut toujours trouver des exemples de fils des ouvrières qui font les lycées, mais sont les exceptions. Moi, j'ai fait tellement de la difficulté pour me diplômer à l'école professionnelle parce que mes parents n'ont pas étudié. De toute façon, faire le high school est donc je suis grandi.. On peut être un peu désillusionné, ça veut dire pas. On va dire que certaines idéologies sont un peu façonnées aussi par la classe sociale si on veut. Donc moi je suis grandi, pas vraiment avec les idéologies entre guillemets gauchistes, parce qu'en plus mon père est un petit entrepreneur donc... mais de l'autre côté je ne suis pas du tout conservateur. De l'autre côté, on va dire de droite. Et donc ça m'a donné la possibilité de connaître, de parler avec des gens... tout ça sans trop de préjugés ou bien avec des préjugés mais pas trop poussés, comme on disait dans le cas du féminisme d'aujourd'hui.

GRAZIA [01:43:07] Ou de tous..

PAOLO [01:43:09] On parlait dans ton cas de féminisme tout quoi que ce soit...

GRAZIA [01:43:12] Tu étais proche de tes parents ou d'un de tes parents ?

PAOLO [01:43:17] Oui, ils sont pas divorcés... oui, tout à fait. On m'entend même si au début la relation avec mon père a été plus compliquée, dès que j'avais huit, neuf, disons. Après, au fil des années, j'ai amélioré la relation avec mon père, qui a toujours été, n'a pas été négative mais s'est amélioré énormément. Tandis qu'avec ma mère, je suis arrivé à un niveau de pensée et de curiosité intellectuelle, moi même que je n'arrive pas à lui parler. Et en plus il y a des éléments.. parce que la famille de ma mère je ne la supporte vraiment pas et d'ailleurs qu'il me supporte pas, je dis son frère, les filles de son frère, sa sœur, ça qui a été ma grand mère, ces faits là. ..

GRAZIA [01:44:18] Si j'ai un conseil à te donner, c'est de trouver façon de faire parler ta mère pendant qu'elle est encore là... c'est très important, si je peux me permettre, une remarque : dans ce que tu me racontes, j'ai l'impression qu'il y a un parallèle que je fais avec la façon dont j'ai présenté mon entrée en féminisme, c'est qu'en fait tu avais en toi une forme de curiosité qui faisait que quand tu faisais un jeu de bataille de Stalingrad, tu regardais tout autant autour que l'événement soi-disant central et que peu à peu, c'est aussi pour ça que tu es arrivée à étudier l'histoire. C'est un peu comme quand je dis que je suis arrivée au féminisme ou à d'autres choses pour y retrouver des aspects de moi auxquels je ne savais pas donner une étiquette, mais que je sentais essentiel, défini, me définissant moi. Et je pense que je suis toujours ehm que j'ai toujours eu une bonne connivence avec des gens qui sont arrivés à eux-mêmes comme ça, qui ont une conscience diffuse d'eux-mêmes depuis tout petit et qui ensuite vont trouver ce qui colle à ça.

PAOLO [01:46:04] Absolument. Mais l'analyse de soi-même, c'est quelque chose de, pour peu gens, malheureusement, mais c'est essentiel. Si on s'analyse, on peut se donner un rôle dans le monde et on arrive à l'humilité que c'est un élément difficile à définir. Mais on peut le voir dans les petites actions, on peut le voir sur plusieurs sujets. Et moi, je pense que je suis en train de faire un processus pour garder et renforcer mon humilité dans le sens où je n'ai pas l'idée de pouvoir sauver les mondes et vouloir changer les choses sur moi individuellement. Et ça, c'est une chose importante. Toi aussi, je sais qui t'a fait partie de ce mouvement dans une période où c'était différent, mais quand même collectivement.

GRAZIA [01:47:02] Alors je pense que pendant une certaine période, on a changé pas le monde, mais on a changé certaines choses, certainement. Le groupe du dispensaire des femmes. On a changé le vécu de beaucoup de femmes. On a influencé certains des médecins de l'hôpital. On a influencé certaines lois sur l'avortement etc. etc. ehm je pense que le groupe sur le travail, sur le salaire ménager pareil qu'il y a eu. Je ne suis pas contre le groupe, je pense que le « getting together » malheureusement ce mot ensemble, c'est un truc que le gouvernement français maintenant met à toutes les sauces. Mais je pense que quand on vit, « we come together » pour faire ça, si c'est vraiment ce qu'on a envie de faire et qu'on trouve la façon ensemble de le faire. Et puis après, on s'arrête et on redevient soi-même. Une des choses que j'ai trouvées, pas que j'ai apprises, mais que j'ai reconnues dans la médecine chinoise. C'est cette notion de l'alignement dans les arts martiaux. C'est cette sensation d'être dans l'alignement. Le moment où tu es dans l'ergonomie, la plus grande ou tu es la façon de respirer, de l'alignement des muscles, des os, c'est tout. Et ça peut être aussi psychologique que politique. Et à ce moment-là, tu es dans un moment d'efficacité maximum, avec le moindre, la moindre perte d'énergie et le moindre impact sur l'environnement. Par contre, c'est difficile de tout le reste... et surtout quand on est avec l'autre. Et c'est un peu comme quand on danse ensemble. Au bout d'un moment, on peut bien danser ensemble pendant un certain temps. Et ça, c'est des sensations

magnifiques... ehm... c'est un petit peu ce que je recherche de plus en plus. Hier, par exemple, j'étais extrêmement dévastée, secouée par ce que j'avais vécu avec ma nièce par rapport à ces objets transitionnels, je savais que le travail que je devais faire et c'est un peu aussi ce que j'ai fait hier. Y compris en aidant cet ami qui partait parce que sa sœur est morte. C'est de trouver une façon d'être avec moi-même, d'être avec l'environnement, d'être avec les gens qui ont besoin de moi, mais d'être à ma place, juste ne faire ni trop ni pas assez... Tu as utilisé le mot humble, mais j'espère que tu utilises le mot humble comme moi. C'est à dire être humble, ça ne veut pas dire moi.

PAOLO [01:50:24] Non, c'est pas s'effacer.

GRAZIA [01:50:25] Voilà.

PAOLO [01:50:26] Ce n'est pas si facile. Non, non, non, non, pas du tout, pas du tout. Justement, ça, c'est une définition difficile et dynamique. Ça change tout selon les occasions. L'humilité, ça change selon les occasions, ça change selon le sujet. Les personnes qu'on a en face, je ne peux pas faire certains types de discours avec les amis avec lequel je suis grandi dans l'école professionnelle. Et ça pourrait être aussi comment ça change. Et justement, en changeant, je m'adapte, mais sans trahir moi-même, entre guillemets. Mais c'est clair. C'est clair que sans être offensive vers des autres, moi j'évite. Je fais un discours ici, mais après je sors avec mon ami de l'école professionnelle. On va voir les matchs de football et on parle des filles. Dans un sens, on peut dire de façon macho, mais ça ne fait pas de moi un macho dans le sens absolu. Ça signifie que dans certains contextes.

GRAZIA [01:51:31] Est ce que lui, par contre, c'est un macho? Dans un sens absolu ? Un peu plus que toi probablement ?

PAOLO [01:51:36] Je ne sais pas. De toute façon, les amis, je pense l'exemple que j'ai en tête dans ces moments-là. C'est un garçon très lié à sa mère qui a des problèmes de santé, donc je ne sais pas. Mais de toute façon, l'image féminine a joué un rôle important dans sa vie. Mais le fait, c'est que j'ai l'impression parfois que si on garde trop de fidélité à une certaine idée du bien, on arrive pour ne pas avoir de l'empathie vers des autres et pour être dur. Moi, il y a deux jours, en parlant du féminisme d'aujourd'hui, d'une certaine génération et de cette fermeture, n'est-ce pas la fermeture des synapses? Il y a quelques jours j'ai vu une fille indienne .. et je suppose que le féminisme du moment où j'étais dans un kebab, à voir un match de football et j'ai dit « Le football c'est vraiment de l'art » et je ne voulais pas évidemment toucher sa sensibilité, pas du tout, mais alors elle m'a répondu « Ah oui, pour vous les hommes qui pouvez » et donc ça m'a blessée. Peut-être que moi je suis là, blessée, je ne sais pas, mais elle m'a blessée directement et a engendré fermeture.

GRAZIA [01:53:02] Alors voilà, ça revient un petit peu parce que j'avais envie de te demander que quand je te dis le sujet sur le, tu me dis que tu lirais sur le féminisme. Donc d'une part si tu en a retiré des compréhensions, des enseignements etc. et puis ta question par rapport à MeToo où je me rends compte qu'effectivement ton impression à toi aujourd'hui, c'est que le féminisme tel qu'il existe maintenant est plutôt antagonique de toi, comme par exemple cette femme indienne. Alors que quand tu me racontes cet épisode d'elle et par rapport au football, je me dis c'est simplement deux réalités différentes. Toi, tu aimes le football et pour toi, le football est un art alors que moi je m'endors d'ennui quand les rares fois être, j'ai jamais pris la peine et pas parce que je suis une femme mais vraiment beau. Donc je peux tout à fait entendre, du haut de mes 78 ans et de tout mon vécu, sans avoir l'impression que j'ai besoin d'utiliser de la tolérance. Voilà que pour toi, ton expérience à ce moment-là, c'est que tu assiste à un moment artistique de création artistique, sans connaître beaucoup d'elle, mais en imaginant ce qu'une femme indienne d'aujourd'hui a encore et encore obligée de vivre. Je comprends pourquoi elle a été blessée et pourquoi elle réagit comme ça... Parce qu'elle fait encore partie d'un groupe de femmes qui soit n'ont pas le droit, elles doivent porter le foulard.. En même

temps, elles n'ont pas le droit de se toucher comme ci ou de te toucher comme ça. Donc un tel nombre d'interdits et de carcans et de prison que... L'idée est que pour toi, « you can enjoy it, it's art » pour elle...

PAOLO [01:55:17] Ça peut être, mais c'est pour ça que je disais l'analyse de soi-même est très importante.

GRAZIA [01:55:22] Et de l'autre...

PAOLO [01:55:22] Et l'autre, absolument.

GRAZIA [01:55:23] Le savoir, c'est ça. Je reviens pour moi un philosophe français qui s'appelle Lévinas, qui disait pour s'aimer soi même, il faut aimer l'autre. C'est vrai, il faut le connaître pour le monde et pour respecter dans l'indifférence, elle à ce moment-là, c'est ça, après, tu peux... Ça veut dire que si elle, elle fait une manif pour pouvoir jouer au foot, tu iras toi en tant qu'homme, la soutenir par exemple. Et ça, si tu veux, je déteste le mot tolérance. Il faudrait inventer un autre mot. Mais je pense que, que si on arrivait à se montrer dans notre nudité vulnérable l'un l'autre, plus on en arriverait peut-être aussi à se respecter plus dans ces différences-là. Et en ça, moi, par exemple, j'ai eu la chance avec mes parents, je ne sais pas pourquoi de là où ils sont venus, c'est des gens qui avaient une humanité, un humanisme à l'évidence perceptible. Parce que pendant la guerre en Italie, alors qu'ils étaient passeport russe ou juif, etc, ils se sont trouvés souvent dans des situations.. Mon père m'a raconté par exemple : un moment, il se cachait et le gendarme du village les a dénoncés aux Allemands. Et avant que les Allemands viennent les arrêter le soir, le gendarme est arrivé pour leur dire qu'il les avait dénoncés et il les a emmenés à la montagne. Il les a cachés dans sa cabane en haut et il les a laissés là avec en plus une bouteille d'un litre de son olive. Et il avait des tas d'exemples comme ça et je pense que ce genre de geste vient quand tu es touché dans ton humanité. Mais pour

ça, ça veut dire aussi qu'il faut se révéler à l'autre, c'est à dire qu'il faut que toi tu puisses expliquer à l'indienne et l'indienne, puisse t'expliquer à toi, ce qu'on est en train de parler maintenant, sans enjeu.

PAOLO [01:57:49] Et j'aurais tellement aimé le faire.

GRAZIA [01:57:54] Et tu peux toujours le faire.

PAOLO [01:57:55] Si je le revois avec plaisir, j'aurais vraiment aimé lui parler, non? Il y a tellement de choses intéressantes.

GRAZIA [01:58:02] Parce que ce que tu as lu sur le féminisme est ce que tu as réfléchi sur le féminisme? Est-ce que tu as vécu sur le féminisme, justement ? Même avant que tu me connaisses simplement un truc. C'est quoi ta tête, ton opinion ?

PAOLO [01:58:24] Je n'ai pas trop réfléchi sur les féministes.

GRAZIA [01:58:39] Je te demande pas de réfléchir. Je te demande de réagir justement.

PAOLO [01:58:43] Alors?

GRAZIA [01:58:46] Par exemple, le fait que tu aies la sensation que les féministes d'aujourd'hui, en tout cas que les groupes féministes d'aujourd'hui sont d'une part fermées et d'autre part hostiles à toi.

PAOLO [01:58:58] Oui est ce que ça me fait vraiment peur, j'ai peur parfois, c'est les dogmes et donc on prend les dogme et on n'arrive pas à voir les nuances. Donc, si on considère la femme sexuellement

et au niveau de gender, il y a tendance tout à fait facile à noter la femme comme victime dans le monde.

GRAZIA [01:59:32] Facile ou putaine, les deux.

PAOLO [01:59:34] Mais si on a les dogmes en soi même, on n'arrive pas avoir ça pour ça. Et c'est drôle parce que je suis resté un an et demi au Mexique et j'étais avec une relation pendant six mois avec une fille qui s'identifiât comme femme, qui n'était pas féministe dans le sens, parti dans certains mouvements mais était une femme qui a été d'une certaine bourgeoisie que ça fâchait quand je disais qu'au Mexique quand même, les hommes peuvent être un peu macho. Elle ne disait « Jamais un homme m'a fait du mal ». Cette fille avait sûrement, parce que je l'ai découvert après un trouble de personnalité borderline, donc exceptionnel on va dire, il n'y a pas trop de gens. C'est comme ça dans la psychologie, mais c'est une trouble de personnalité assez violente et au lien d'empathie. Et donc j'ai été victime des violences domestiques, moi, un homme européen, victime des violences domestiques. Et dès que je suis allée à un certain moment dans la police avec la peur, tout ça m'a dit mais oui t'es un homme, en plus même pas mexicaine. C'est normal que les femmes te frappent, tu es un homme tu es forte. Si tu veux.. ça, ça peut être aussi un élément du patriarcat, l'idée que l'homme soit fort. Mais dès que je vois la faute compréhension d'empathie et d'analyse dès l'autre côté que dit mais non, la femme, c'est victime dans les sens absolus. Chaque femme... on oublie qu'avant tout on est des individus. On peut être aussi futé. Parfois.

GRAZIA [02:01:18] Je pense que la femme est victime du patriarcat. C'est lié au système. De la même façon qu'on parle de racisme systémique après, chaque noir n'est pas la victime de chaque blanc et il y a des blancs qui sont victimes de noirs. Et il y a beaucoup d'hommes qui sont victimes de femmes parce que justement était donnée un système binaire dans beaucoup de couples, sans aller à ce que tu a semble-t-il vécu avec cette femme, le couple entre ma sœur et son et son compagnon de

presque 50 ans, lui est d'une gentillesse à 300 %. C'est seulement en étant son chevalier servant qu'ils ont été un couple. Moi, je n'aurais pas supporté d'être ni lui, ni elle. Donc, par exemple, tu sembles être très à l'aise avec Jennifer. C'est très à l'aise d'avoir à 100 %. En même temps, tu n'es pas avec moi ou avec Jennifer comme si on était des hommes. Et je ne pense pas que c'est simplement parce qu'on est des lesbiennes ou des plus vieilles lesbiennes, mais parce que on est avec toi et tu es avec nous tel qu'on est, quoi.

PAOLO [02:02:38] On discute...

GRAZIA [02:02:40] Pas seulement on discute, mais même le langage du corps, il n'y a pas, il n'y a pas de masque, il n'y a pas de gênes. Et je ne sais pas comment tu étais avec cette femme, mais. Mais moi, ce que je vois pour te donner un exemple, je me souviens plus donc à quelle année c'était dans les années 80 et qu'il y a eu la première manif lesbienne à Genève fut assez importante, très belle tout. Donc à ce moment-là, j'avais 40 ans, j'étais encore jeune et belle, fringante et tout. Et une de mes copines de cet âge-là a dit qu'elle voulait venir avec nous en soutien et elle a participé. Et à la fin de la manif, je l'ai trouvée pleurant. J'ai lui dit « Françoise, qu'est ce qui se passe? » Et elle m'a dit « J'ai reçu en pleine gueule, en plein ventre, le regard de haine et de mépris et de luxure et de perversité des gens dans la rue » et en grande partie, bien sûr, des hommes, mais aussi de certaines femmes. La façon dont il me regardait en pensant que j'étais lesbienne, moi aussi. Quelque chose que la plupart d'entre nous. En tant que blancs, on ne voit pas que je suis juive...⁴

⁴ L'audio du premier entretien ça termine ici.

Transcript of Audio Recording: Second Interview, 12/11/2022

PAOLO BELLONE

Introduction

Dans cette deuxième entretien, qu'a eu lieu le 12 novembre 2022 chez la maison de campagne de Grazia on continu la discussion de la fois antérieure.

GRAZIA [00:00:00] Je remarque que, quand un homme, même comme toi, un homme jeune, curieux, informé, qui réfléchit, qui ne veut pas être macho etc. s'entends faire une remarque comme, par exemple cette femme indienne qui te critique sur le fait que tu penses que le football, c'est un art tu le prends personnellement au point d'être blessé par ça. Je pense que si une personne de couleur t'avait fait une remarque ou un handicapé ou une personne âgée par exemple, quand je t'ai dit que je ne trouvais pas romantique ce que toi tu trouvais romantique parce que c'est vieux de 50 ans, tu l'aurais accepté plus facilement, plus facilement. Et donc quand même il y a quelque chose, même chez des hommes comme toi, qui concerne la masculinité, la virilité, les hommes, pas seulement dans le corps, mais dans toute la représentation qui est extrêmement vulnérables et fragiles à la moindre critique qui est prise comme un reproche alors que c'est une observation qui peut être enrichissante. Et ça me rappelle, donc ça... J'avais dit que j'avais eu une longue relation avec une femme afro américaine. Elle venait de La Nouvelle-Orléans et elle était, elle avait grandi à une période où il y avait encore la ségrégation. On ne pouvait pas aller chez un médecin blanc, on ne pouvait pas aller par cette entrée ou s'asseoir, se restaurant, etc. et elle avait une façon de décrire ça que j'ai toujours utilisé, je dirais à but thérapeutique. Elle disait "We know you because we went to your kitchen, you never came to our kitchens". Et je pense que ce qu'on disait hier sur l'empathie et l'écoute, la tolérance, ce qui peut amener à l'évolution du monde, c'est si on arrive tous à sortir de ce système patriarcal de façon à ce que quand on se compare les uns les autres, on peut vraiment se mettre à la place de l'autre et comprendre que tu as, en tant qu'homme et peut être en tant qu'homme avec des femmes, souffert de tas de choses, mais que sans parler de l'excision, du viol, de l'avortement, de toutes ces choses terribles ou même du salaire ménager, mais qu'il y a dans les contacts de tous les jours des carcans dans lequel on est enfermé et dans lequel nous, les femmes, on est enfermé tout le temps, tout le temps, tout le temps. Et que ce n'est pas seulement fatigant, c'est usant. Et je pense que beaucoup de femmes qui ne

se définissent pas comme féministes et qui se sont retrouvées dans le mouvement MeToo, c'était entre autres ça. Et quand tu as été abusée toute ta vie depuis toute petite ou on te dit « tu dois être habillée en rose, tu ne peux pas être un docteur, tu ne peux pas être un ingénieur, tu peux, tu dois être belle, tu dois sourire, tu dois être gentil ». Quand la colère, elle sort... Ouais, ouais, elle casse tout et à ce moment-là, elle peut être excessive, ce que toi tu décris comme des choses fermées. Mais de nouveau, je m'imagine que tu acceptes en tant que personne blanche, que les Noirs peuvent avoir envie de discuter entre eux, que toi, en tant que Blanc, en les écoutant, tu as beaucoup à apprendre, mais que tu ne peux amener que ton expérience de Blanc par rapport à un Noir que tu ne peux pas amener ton expérience de noir, c'est la même chose pour les femmes et ça, je crois que c'est quelque chose que je demande profondément à mes amis hommes de ne pas toujours devoir expliquer et justifier. Ça te semble cohérent ?

PAOLO [00:07:03] Oui oui, c'est tout à fait cohérent. C'est tout à fait cohérent. Évidemment, je suis un peu entre guillemets, limité dans mon empathie par la question de classe, de classe sociale. Sans être marxiste, mais quelqu'une énormément riche peut être grandie dans des limites liés à la société patriarcales, mais au moins elle a eu des privilèges comme étudier dans une école privée, comme aller en Suisse qui beaucoup d'être humaines, soit homme soit femme, n'ont pas. Donc moi j'ai peur comme, quand ça qu'un individu futé utilise sa condition de victime en tant que femme, en tant que noire, en tant que gaucher. Pour exemple, moi je suis gaucher... pour obtenir des avantages dans les relations vis à vis des autres. Ça, c'est la chose un peu plus que ça me préoccupe. Mais pour ça, j'essaye de regarder chacun et chacune dans son idéologie, sa cohérence avec sa pensée.

GRAZIA [00:08:10] J'irais encore plus loin. Je pense que certainement pour les femmes, dans la mesure où on n'est pas une minorité, on est au moins la moitié du monde, au moins la moitié. Donc on n'est pas une minorité. Mais même quand je discute avec mes amis de couleur, ce que j'aime, c'est ceux qui ne se revendiquent pas comme victimes. Ce n'est pas en tant que victime que je me bats.

C'est avec ma colère que je me bats, avec l'injustice et l'injustice dans l'injustice. On est tous les deux prisonniers et donc on doit tous les deux on doit changer. Non seulement toi, tu dois faire attention à moi, mais moi je dois faire attention à comment je piège la situation. Après, je pense que quand je me trouve, et toi encore plus en tant qu'homme et en tant qu'homme qui ne vient pas d'un milieu privilégié, quand tu te trouves devant une femme privilégiée qui abuse du fait que les femmes... alors d'expliquer clairement et de façon non négociable que c'est une histoire de classe, c'est plus qu'une histoire de gender. Et par rapport à ça, de nouveau, l'exemple que je voudrais utiliser c'est est ce que tu connais une écrivaine, poétesse, essayiste, militante noire américaine qui est morte depuis quelques temps? Qui s'appelle Audrey Lorde ? On en parle beaucoup de nouveau, ce temps, on la redécouvre. C'était une amie, c'était une camarade et elle a écrit des choses magnifiques. Et puis, pendant un temps, nous, on ne l'a pas oublié. Et puis, avec le Black Lives Matter, c'est le MeToo on est en train de la découvrir de façon large et dans les années 80 par-là, elle avait été invitée à parler à Vassar. C'est une des grandes universités Ivy League qui au départ était que pour les femmes et ensuite c'est devenu mixte. Elle a écrit un texte magnifique. D'ailleurs je pense que tu peux retrouver sur Wikipedia ou Google, sur la colère, sur le fait que les femmes blanches et en particulier les universitaires, donc en général l'élite, surtout dans une université comme celle-là, n'était pas capable d'entendre et de recevoir la colère exprimée par les femmes noires. Et ça m'est toujours resté ça. Le fait que on doit pouvoir exprimer la colère, quelquefois excessivement, mais si possible pas, pas comme victime. Et si toi tu reconnais qu'il y a un problème, de faire l'effort de ne pas réagir épidémiquement, mais d'écouter et de dire « Peut être que moi je ne suis pas en faute, mais peut être que le système ne fonctionne pas et qu'il faut changer » de façon à ce qu'on ne reste pas simplement avec quelque chose de conflictuel et de selon recevable, mais pour continuer à évoluer tout le monde, pour que les femmes noires n'aient pas besoin de constamment exprimer leur colère, pour que les femmes noires et les femmes blanches etc. Après les femmes privilégiées, il y aura toujours le problème du fait qu'elles sont privilégiées. Et même si toi, tu es en rupture de classe et tu deviens un ministre, tu auras toujours cette réaction et tu auras raison. Tu auras raison. Je pense pas que le fait d'être victime... ehm.. de revendiquer en tant

que victime, et pour moi ça a toujours été un problème parce que... À un moment dans le mouvement féministe où on faisait des maisons spéciales pour les femmes violées et les femmes battues. Et j'ai voulu y travailler. Je me suis rendu compte que je n'arrivais pas parce que ce que je venais chercher là, c'était la révolte, le refus, le combat quelque part. Et en fait, les femmes que je trouvais étaient les victimes et elles se vivaient comme victimes et j'arrivais pas du tout. Donc je comprends ce que tu dis. En même temps, il faut que tu fasses attention, que ça ne devienne pas un prétexte pour ne pas faire le travail.

PAOLO [00 :13 :15] Absolument pas.

GRAZIA [00 :13 :18] Pour ne pas comprendre.

PAOLO [00 :13 :19] Comprendre, avoir de l'empathie. Tout à fait. Tout à fait.

GRAZIA [00:13:22] Comme quand c'est le cas.

PAOLO [00:13:25] Mais en même temps...

GRAZIA [00:13:26] C'est possible aussi que t'as ta copine élitiste, privilégiée, etc. ait aussi été par exemple violée par son père.

PAOLO [00:13:40] Oui ouais, ouais, est possible, est possible. De toute façon, elle est là. Elle ne s'est jamais revendiquée comme féministe, au contraire. Donc elle considérait dès que je disais les hommes ici au Mexique sont parfois un peu macho.. elle se fâchait... de toute façon, c'est lié à l'histoire individuelle de chacun et chacune, mais absolument tout à fait jamais en remarque, mais..

GRAZIA [00:14:11] Si tu veux, par rapport à quand tu me disais que de ta génération, un des problèmes c'est que vous êtes forcé quelque part dans l'individualisme. Ce que moi j'ai exprimé quand je te disais que les groupes de conscience, pour moi, c'était le paradis et la révolution au même temps. C'est que justement, on était dans notre histoire personnelle et on se rendait compte que c'était plus ou moins ce qui était partagé par tout le monde. Donc il y a certainement même pour cette femme des choses qu'elle a vécu en tant que femme. Si elle avait des fesses rebondies ou des petits seins, ou des gros seins ou des cheveux blonds, etc etc ou si elle était intelligente ou au contraire pas. Et dans ces groupes de conscience, il y avait justement l'idée que « le personnel est politique et le politique est le personnel » et c'est ça que je trouve intéressant et c'est ça qui manque. Je pense à ta génération. Ce n'est pas le fait que vous êtes individualiste parce que en même temps, je pense quand même qu'il y a des aspects positifs dans se comprendre plus que les hommes et les femmes d'il y a 50 ans ou de son temps d'être plus en contact en conscience de soi même, de pouvoir plus s'exprimer, de moins accepter passivement ou de façon déprimée, etc c'est bien, mais après il faut faire la connexion avec quelque chose de plus grand de façon à ce que les choses bougent, quoi. C'est ça je pense, qui manque, pour vous.

PAOLO [00:16:02] Absolument. Le manque de conscience collective, c'est une chose qu'effectivement notre génération entre guillemets « notre » génération, on n'en a pas encore fait des révolutions, soit '68, soit '77 comme c'était le cas en Italie. Donc non, c'est une génération effectivement qui, même si, pense réfléchir collectivement, parfois avec toutes les revendications, même si on parle du féminisme d'aujourd'hui, du XXI^e siècle, après, on n'a pas vraiment une idée collective partagée comme ça pouvait être au moins l'impression dans les '68 n'est pas ?

GRAZIA [00:16:47] Sans parler que c'est encore moins dans la classe ouvrière. Soit elle n'existe pas, soit elle est devenue les La Pénistes en France. Un truc, on a bien vu maintenant les grèves par exemple. Je ne sais pas si tu as suivi, les grèves de presque un mois dans les raffineries de pétrole en

France qui faisait qu'on avait plus du tout d'essence pour nos voitures. Moi j'ai écouté avec beaucoup, beaucoup d'intérêt la réaction des gens qui devaient faire la queue pendant des heures et des heures pour l'essence. Et puis ensuite n'en avait pas ceux qui comprenaient les grèves, qui soutenaient les grèves et ceux qui ne les soutenaient pas, ou bien ceux qui. Tout en les soutenant, disait oui mais nous, par exemple, on doit aller soigner les petits vieux dans la maison, dans leur maison et tout pour nous d'avoir de l'essence dans la voiture, c'est essentiel pour un travail essentiel donc... mais ça n'a débouché sur rien. Les grévistes avaient appelé à une grève générale. Il y a eu que la RATP et les aéroports qui ont suivi, ceux qu'on appelait les travailleurs essentiels, pendant le confinement, c'est à dire quand on s'est rendu compte que quand on devait rester à la maison, d'avoir des gens qui venaient prendre la poubelle ou qui amenaient de la nourriture au supermarché, les caissières au supermarché, les infirmières, etc., elles se retrouvent dans la même situation précaire qu'avant tout ce qui manque et ça, c'est la même chose parmi les femmes. On, on a des petits« nuclei » (P.B. : noyaux) un peu corporatistes si tu veux. Mais sur le mouvement, vraiment la vague qu'on a vécu en Italie et en France gauchiste, ensuite féministe et ensuite homosexuel... mais d'ailleurs, même par rapport aux homosexuels, c'est vrai que c'est juste qu'on est tous les mêmes droits, que je n'avais pas particulièrement envie de me marier, de me... me mettre dans la rue et manifester pour le droit de me marier ou, tu vois ?

PAOLO [00:19:21] Oui, il y a des droits qu'elles sont considérés plus essentiels. Voilà absolument.. aussi un chose. Je pensais moi, je lisais des auteurs et des autrices. De toutes façons, sans les considérer comme femmes, je lis les idées. Donc j'avais lu Aminata Sow Fall, une écrivaine sénégalaise. Donc j'avais lu Gole Nilufer, une sociologue turque que j'aime énormément d'ailleurs, et je les avais lues en tant que... ehm... idées. Pas en tant que gender. Et je remarque que dès que je suis à l'institut maintenant je fais beaucoup plus d'attention. Mais est-ce que ça, c'est bien? Parfois, c'est une essentialisation. Dans mon cas, peut être que j'avais vraiment la sensibilité ou c'était un autre point de... au moins dans les études, ne regardez pas cet apartheid sexuel. J'évalue les idées sur les

femmes. Beaucoup plus d'hommes, donc absolument. Parce que dans l'histoire les hommes ont été publiés plus...

GRAZIA [00:20:43] Et pourquoi sont-ils publiés ?

PAOLO[00:20:44] Mais je voulais dire moi, je voyais en tant que ça, sans préjugé, au moins sur ces côtés, je dirais peut être, c'est à dire je lis parce que ça m'intéresse la thématique, pas si c'est une femme ou un homme.

GRAZIA [00:21:00] Est ce que tu ne penses pas que... que, parce qu'on en parlait un petit peu dans la voiture, Jennifer me parlait de cette femme. Je n'ai pas entendu parfaitement le nom. C'est qui, qui? Qui dit qu'il faut écrire l'histoire pas du point de vue des victimes, de ceux qui ont fait la victoire, mais de ceux qui ont perdu. Elle a un nom qui ressemble à...

PAOLO [00:21:32] À Svetlana Alexievitch.

GRAZIA [00:21:34] Oui, donc c'est une femme. Alors, de la même façon que pendant des années et des siècles, les femmes qui écrivaient ou les femmes qui peignaient, les femmes qui exprimaient une culture ou une pensée ont dû se battre contre le fait qu'elles écrivaient des livres de femmes. Après, je pense que même aujourd'hui, c'est peut être plus évident qu'une femme réfléchisse à l'histoire vécue du côté des perdants qu'un homme. Et effectivement, Jennifer faisait la remarque que l'histoire qu'on nous a transmise, c'est l'histoire en grande partie des civilisations occidentales, en grande partie des civilisations occidentales racontées par des hommes. Donc du point de vue des hommes. C'est en train de changer un petit peu et ça veut dire qu'aujourd'hui, on peut avoir Paolo, qui dis-je, honnêtement, je pense que quand je lis, je ne fais pas attention au sexe, au genre de la personne qui a écrit. En fait, moi, ce que je voudrais, c'est que ce ne soit pas exactement pareil, qu'on se rende compte que chacune

amène de la même façon que l'histoire du colonialisme écrit par quelqu'un qui vient d'un pays colonisé n'est pas la même chose. Même si toi et ta famille et ton vécu, n'a rien à voir avec la colonisation, tu vois ce que je veux dire. Non, c'est toujours quand même teinté par le personnel de nouveau et par la philo genèse. Ouais mais il faudrait le voir comme quelque chose de de plus, une information en plus. Ce qui serait terrible aujourd'hui, ce serait. Par exemple, je suis en train de lire un soi-disant roman, mais qui vient d'une histoire vraie, d'une femme qui, dans les années '30, en a donc les années dure aux États-Unis, a travaillé en Virginie rurale comme sage-femme. Elle dit des choses que seulement une femme peut remarquer. Et en même temps, même si elle a écrit ça, je crois, il y a une dizaine d'années, elle a quand même une vision des rôles des femmes et des hommes traditionnellement vieux, donc il y a des choses un peu qui me gênent là-dessus. Et en même temps, bon. Voilà, c'est ça sa façon de décrire le monde... et comme je disais en même temps, en tant que sage-femme, face à des femmes dans des situations misérables, elle a aussi des interprétations que je peux qualifier de féministes. Les deux sont mélangées. Alors je n'aime pas beaucoup les étiquettes, mais par contre j'aime les analyses fines, j'aime pas les analyses globales.

PAOLO [00:25:09] De chacun et ça serait intéressant à... Je disais Gole Nilufer, cette sociologue qui d'ailleurs a étudié à Paris. Elle a écrit un livre, « musulman et moderne », sur l'histoire des femmes entre guillemets, des femmes donc dans leur totalité en Turquie... Un pays très intéressant parce qu'avant tout il y a Atatürk, je veux dire l'État turc, la nation turque, ça remonte à l'empire ottoman. Donc Atatürk, le laïcisme au moins sur la carte, les mêmes droits...

GRAZIA [00:25:51] Et les femmes ? Oui les femmes n'étaient pas voilées, elles avaient le droit de faire tous les boulots.

PAOLO [00:25:56] Absolument, un certain féminisme, dans le sens occidental, progressiste du terme. Mais après la Turquie, ça change, ça c'est bouleversé. Dans les années 80, avec la révolution

en Iran des 79, ça change un peu et on arrive jusqu'au début de 2000. Erdogan change la société et .. l'islamisation, qu'est-ce qu'on la considère avec le point de vue un peu du féminisme progressiste du 68. C'est.. L'islam, c'est vraiment pas du tout progressiste, mais.. il y a pas mal de femme qui prennent la voile. C'est un élément identitaire. Maintenant, en Iran, il y a eu des protestations contre la voile, mais beaucoup de femmes qui sont sorties pour la voile. Ça, c'est toujours un chose très intéressant.

GRAZIA [00:26:42] Et en France aussi. Et d'ailleurs, en tant que féministe européenne, il y a eu des débats qui ne sont toujours pas terminés. Et on peut être est ce qu'en tant que féministe, on soutient les femmes voilées ou au contraire, en tant que féministes, on dit c'est une régression, c'est une prison... Et dans le courrier Le magazine Le Courrier international, il y a toujours une page sur un débat dans lequel il y a le pour et le contre. Et c'est vrai que fondamentalement, pas seulement en tant que femme libre, sans voile etc., je suis contre le voile, pour telle ou telle personne, je n'ai pas besoin de te dire et en même temps ces pauvres femmes ont... je dis les pressions qu'on leur met et pas seulement la police de la moralité en Iran qui tabassent une femme parce que seulement les pressions dans la famille du frère, du père, de la mère d'avant. Pareil pour les, pour les, les... Comment ça s'appelle, les mutilations sexuelles. Moi je trouve terrible qu'au jour d'aujourd'hui en France, pour quand on prouve qu'une gamine a été excisée, c'est la mère et la vieille dame qui a fait l'excision, qui sont au tribunal et qui sont jugées. Mais ce n'est pas le père, alors que c'est vraiment quelque chose qui de nouveau ramène pour moi au patriarcat et donc de se battre pour ou contre le voile alors que je ne sais pas en Afghanistan il n'y a plus d'école pour les filles, elles n'ont pas le droit de sortir dans la rue toute seules etc., la voile c'est bon. Après j'entends des femmes qui disent « Mais tu sais, moi, quand je suis voilée, je suis protégée du regard des hommes » et ça, c'est quelque chose... Je me souviens que, par exemple, à New York, quand j'ai commencé à ne plus porter de soutien-gorge et que donc on voyait mes mamelons, la réaction, si j'avais pu avoir un voile, j'aurais été contente. Donc c'est toujours plus compliqué, souvent après que clairement... Mais oublie pas que. Par exemple, en Suisse, les femmes ont acquis le droit d'avoir un de voter 1974. J'étais déjà adulte. Et d'ouvrir un

compte en banque sans la permission du mari ou du père. Donc c'est récent. « Civil Rights et Women's Rights » Ce n'est pas d'ailleurs un hasard si beaucoup des féministes au moment des civils rights ont soutenu les civil rights parce qu'ils reconnaissaient que c'était un peu le même combat.

PAOLO [00:29:52] Oui, de deux choses basiques.

GRAZIA [00:29:54] Dès qu'il y a un rapport de dominance et si tu sais, avant même de connaître ma copine afro américaine, j'étais toujours fasciné par les histoires sur l'esclavage aux États-Unis. Je lisais beaucoup, beaucoup, et je me souviens qu'au début, j'étais absolument scandalisé par ce qu'écrivaient ou racontaient les, les, les house-slaves, ceux qui avaient le droit, les cuisinières, les femmes de chambre, etc. elles étaient mieux habillées, elles avaient des chaussures, elles étaient à l'intérieur, on les nourrissait plus que tout et elles étaient racistes contre ceux qui travaillaient dans les champs de coton parce que là, elles étaient souvent la peau plus noire. Et beaucoup d'années après, Carmen, la femme espagnole qui travaillait, qui vivait avec mes parents, parlait des Portugais de la même façon. Parce que dans l'immigration en Suisse, il y avait d'abord les Italiens, ensuite les Espagnols, ensuite les Portugais. Et chacun crache sur ceux qui viennent après. Quand on n'est pas gagnant, quand on est pas victorieux, quand on n'est pas privilégié, on crache sur les plus petits, on crache sur ceux qui sont en dessous et ceux qui sont en dessous. Ils acceptent des tas de choses parce que c'est ça ou crever. Après, si je me trouve avec une femme voilée, je ne vais pas laisser passer ça comme ça. Je vais discuter. Oui, tout à fait. Mais je ne peux pas lui demander d'enlever son voile si ça veut dire que quand elle arrive à la maison, elle est tabassée. Absolument. C'est ça de nouveau que je voulais dire, en tant qu'homme, mais surtout en tant qu'homme blanc, même en tant qu'homme blanc de la classe ouvrière. Tu n'es jamais dans des positions comme ça, absolument. Maintenant, tu peux être humilié parce que ta copine élitiste dit mais tu n'es plus dans l'usine ou si tu dis quelque chose, tu es renvoyé. Et à ce moment-là, ta famille a faim. T'as quoi à perdre ? Beaucoup de femmes ont beaucoup, beaucoup, beaucoup plus. On est opprimés et plus on a peur.

PAOLO [00:32:37] C'est ça, c'est quelque chose duquel je devrais absolument raisonner plus. Mais je me demande aussi parfois est ce que l'idée d'être persécuté... Ça ne peut pas être une limitation dans sa vie de tous les jours ? C'est-à-dire, il y a des femmes qui vraiment pensent à Genève qui si elles vont dans un tel quartier elles risquent d'être violées. Soit on risque d'être violées en Suisse, à Genève. Je doute.

GRAZIA [00:33:10] Ou vous pas du tout. Y compris des femmes, des amies de mon âge qui me racontait le viol d'il y a 20 ans ou il y a 40 ans, par leurs pères et par leurs frères. Parce qu'alors le nombre de viols intrafamiliales. Il faut commencer par là... Et tu disais que tu voulais aussi m'interroger sur mes parents et papa par rapport à ça j'ai une petite anecdote à raconter qui rejoint ce qu'on est en train de dire par rapport aux opprimés. Je j'ai dit que mon père était né dans un Shtetl, c'est à dire un ghetto, et il racontait que le dimanche, c'était un village de juifs ou il y avait 23 églises. Et le dimanche, les Polonais catholiques de toute la région venaient pour leur messe dans ces 23 églises. Et puis, quand ils sortaient de l'église, les garçons catholiques prenaient des pierres et là, tuaient les juifs. Et donc, un jour, j'ai demandé à mon père pourquoi il avait décidé d'être médecin et romantique, je pensais qu'il allait me dire pour sauver l'humanité et il a dit pour me sauver moi-même, pour pouvoir partir du Shtetl. Donc je pense que de nouveau, quand tu es un opprimé, soit tu subis et tu obéis, soit tu te bats, soit tu pars et c'est ce que tu as fait toi. Et en même temps, tu me dis que par exemple, avec ta mère, la conversation est difficile parce que tu utilises peut-être un vocabulaire et des idées qui non seulement ne sont pas compréhensibles, mais ne sont pas acceptables pour elles. C'est à dire que tu as perdu la capacité de communiquer avec quelqu'un... plus bas que toi.

PAOLO [00:35:34] Et je l'a perdu. Je l'a perdu et la récupérer... Ce n'est pas autant facile de dire oui, je la récupère, d'autant que je n'ai pas, mais justement. Et effectivement, effectivement, c'est un

problème lié à mon histoire, liée à récupérer la relation avec ma mère. Ce n'est pas facile, ça ne va pas être facile. Il n'y a rien de dramatique, rien..⁵

GRAZIA [00:36:02] Pour moi, c'est double récupérer la relation avec ta mère avant que ce soit trop tard. Mais aussi être capable de parler de façon à ce que tout le monde me comprenne. Parce que, par exemple, c'est une des raisons pour lesquelles, fondamentalement, viscéralement, à un moment, j'ai refusé de devenir médecin. À cause du jargon, à cause de l'arrogance, à cause de la position Dieu le Père, je sais tout. Et quand j'ai recommencé le travail thérapeutique, ça a été d'abord de me rendre compte que, comme d'ailleurs je te disais pour ta mère, une grande partie du travail, c'est d'écouter et puis ensuite d'expliquer pas comme tu expliquerais à un enfant, mais comme tu expliquerais à quelqu'un... où t'as besoin d'inventer des histoires, de créer des images de façon à ce que ce soit traduisible et compréhensible, et qu'ensuite vous pouvez entrer dans la discussion parce que sinon on va rester chacun dans nos classes. Et en même temps, toi, tu as perdu quelque chose, mais tu n'as pas envie de gagner. Le comportement de privilégié non plus, j'imagine... Il faut que tu puisses. On en revient à l'histoire de la transmission.

PAOLO [00:37:53] Et aussi justement du féminisme dont certaines féministes d'aujourd'hui.

GRAZIA [00:37:59] Du féminisme dans le sens noble, au sens noble, comme on utiliserait le mot humanisme ou cosmopolite qui était une injure pour les juifs mais qui en fait quelque chose de noble.

PAOLO [00:38:48] C'est vrai, ça, c'est vrai, mais ça démontre aussi le social network, non? Comme les opinions sont parfois sont vraiment opposées, même qui même quand il ne faudrait pas les rendre opposées. Donc pour moi même comprendre les soi disant justement système patriarcal, parfois ça devient très difficile dès qu'il y a des remarques qui me touchent, qui me semblent personnelles pour...

⁵Je suis interrompu par l'intervention de Grazia.

Pour des raisons liées à mon développement psychique, alors ce sera l'idéal que tout le monde puisse avoir une certaine empathie. Donc je discute avec toi, je discute avec Jennifer, Jennifer aussi, elle m'accepte.

GRAZIA [00:39:52] Pour en juger, il faut se considérer être dans une position plus juste, plus haute et avoir le droit et le pouvoir quelque part. Moi je dirais simplement observer, observer, observer. J'ai une partie des remarques que je t'ai fait aujourd'hui. Ce sont des observations. À la limite, sans te connaître et sans qu'on soit amis. J'aurais plutôt de la tendresse, quoi. Parce que tu me semble être un homme de bonne volonté que je n'aurais pas avec Villiers le facho etc. Je, je pense qu'en même temps que l'empathie, il faut nourrir et élaborer notre capacité à l'objectivité, c'est à dire dans certaines situations, faire un pas en arrière et regarder le tout l'autre. Mais moi aussi. La situation, la pleine lune. Et puis observer et faire un constat et dire OK. Peut-être que ma nièce, elle m'a dit ces choses horribles parce qu'elle va mal, parce qu'elle souffre, parce qu'elle est coincée.. Et elle me le dit à moi, parce qu'elle a entendu sa mère dire des choses horribles sur moi, donc d'essayer de débrouiller l'écheveau.. en psychologie aujourd'hui il y a, il y a une école, une théorie qui parle de constellations familiales. Je ne sais pas si tu connais un peu.. l'idée, c'est que justement parce qu'on ne fait pas ce travail là dans les familles et entre les familles et entre les générations, on répète de la même façon qu'en histoire, on répète et que donc une partie de mes comportements sont dus aux valises pleines de merde de mon arrière grand-mère, par exemple, qui a été violée pour la 10^e fois et qui n'en a jamais parlé. Et le secret, de la même façon que beaucoup de oncologues aujourd'hui, ont intégré la notion que les cancers viennent du non parler, du secret qu'on garde, et ça, c'est à appliquer. En tout cas, moi je trouve que ce qui se passe après la mort de Viviane, ma sœur, me blesse. Moi, moi, personnellement, dans ma vie et dans ce qui reste ou pas de ma famille. Mais ce que j'essaye de dire aux gens qui essayent de m'interdire ou de m'effacer ou de m'humilier, c'est que vous êtes aussi en train de reproduire une histoire et donc ma petite nièce et mon petit neveu dans dix ou quinze ans, et on se coltiner des problèmes parce que on est la quatrième génération à reproduire certaines choses.

Quand, après la deuxième guerre mondiale ou après la Shoa, on disait pendant les manifs plus jamais ça... Alors là on sait aujourd'hui ou on est en train de reproduire complètement et ou ça continue. Il y aura des camps de concentration, il y aura la bombe nucléaire, donc est ce que c'est parce qu'on ne comprend pas ou est ce qu'on parce qu'on ne fait pas le travail ?

PAOLO [00:43:52] Parce qu'on ne fait pas le travail. C'est que ça prend du temps ça, que ça prend de l'énergie, ça prend aussi des l'autocritique et parfois, c'est plus facile se cacher dans des visions dogmatiques. Et ça, ça vaut aussi pour...

GRAZIA [00:44:10] On en paye le prix. Au bout d'un moment.

PAOLO [00:44:13] Prix. Absolument rien, absolument. Mais oui, évidemment, on va payer que tout, nous les prix. Parce que justement, si on retombe dans des visions, des visions dogmatiques, ça peut être.

GRAZIA [00:44:27] Simplifié.

PAOLO [00:44:28] Oui, ça peut être.

GRAZIA [00:44:29] Monocolore.

PAOLO [00:44:30] Ça pourrait être une chose avec des décrets différents. Je ne pense pas que le nazisme, c'est le communisme aussi dans le dogmatisme c'est n'est pas comme le féminisme radical. Mais justement, si on est dans les dogmes, on crée des oppositions extrêmes. L'islamisme s'y met aussi la montée. J'observe aussi du christianisme à nouveau conservateur. Le fondamentalisme existe pendant cette période, effectivement. Les gens ont à nouveau besoin de croire quelque chose au-delà,

tandis que l'impression en l'étudiant sur les livres, c'est que dans quand même, la conscience politique dans les '60 ou les '70 est beaucoup plus laïque. Dans ce sens-là aussi peut être nuancer certains points de vue... Peut-être que le féminisme de l'époque, justement, était radical parce qu'il fallait avoir des droits, mais aucun doute on pouvait discuter.

GRAZIA [00:45:24] Il était radical, mais en même temps, comme tout, tout était pas inventé parce qu'il y avait des mouvements féministes avant me disant on était vraiment en train de penser et d'inventer le monde, donc. Et puis il y avait un sens. Ce mouvement donnait aussi une impression d'enthousiasme et de liberté et dans ce cas-là, on est toujours au mieux de soi-même. Tandis que maintenant, justement, c'est le victimaire, c'est, c'est la revendication, c'est la vengeance, c'est le pire, absolument. C'est le pire. Parce que bon, c'est bien que Weinstein ait été découvert pour le pig qu'il était, mais après qu'il finisse en prison, complètement détruit. Ça ne m'amène absolument rien. Par contre, ce que j'aurais voulu, c'est que tous les hommes et les femmes qui depuis des années savaient ce qu'il se passait, fassent une autocritique. Par exemple, dire plus jamais ça maintenant, on va le dire tout de suite. Et maintenant, quand une femme viendra se plaindre, on la croira. On l'écouterà. Alors, pour revenir à l'histoire, un peu de mes parents et parce que j'ai aussi beaucoup pensé à ce que tu m'as dit de tes parents, de choses, une chose complètement en dehors de ça, finalement, toi, tu as eu la chance de vivre toute ta jeunesse au bord de la mer. C'est mon rêve de mourir au bord de la mer, d'avoir au moins une année avec quatre saisons face à la mer. Et donc, tu as vécu pendant une année au tout, tout ta jeunesse à la mer.. Mais est ce que je pensais, c'est.. à une période où j'étais très malheureuse parce que j'avais perdu mon grand amour et que j'avais été mise à la porte du dispensaire des femmes de façon assez brutale et que ma mère avait un cancer. J'ai décidé d'aller consulter un psychiatre de Genève. J'ai choisi un psychiatre anthroposophe, c'est à dire quelqu'un qui a une vision pas très majoritaire, et je lui ai parlé de mes parents. Et à un moment, il s'est exclamé mais c'est des héros et donc ça va être difficile de les dépasser puisque le but des générations est toujours d'aller plus loin. Et il y avait une partie de moi à ce moment-là qui n'était pas d'accord et j'ai continué à

réfléchir à ce terme. C'est vrai qu'ils ont eu, surtout pendant la guerre et même les années avant, quand ils étaient en Italie déjà et qu'il sentait la montée du fascisme allemand et italien. Ils avaient des comportements qu'on peut classer comme héroïques. En même temps, ce n'était pas des héros et donc on en revient un peu à ce qu'on vient de discuter. C'est qu'en fait, ils étaient tous les deux dans des situations familiales et culturelles, religieuses, en tant que juifs en Pologne et en Ukraine ou soit et ils s'enfuyaient et ils construisaient quelque chose d'autre, soit ils crevaient comme, comme tout le reste de la famille et donc eux se sont tirés, sauf qu'ils se sont tirés. C'étaient les années '30. Donc avec la montée du fascisme un peu partout en Europe. Et pour des raisons que je ne m'explique pas, parce qu'il n'y avait rien dans leurs familles qui l'expliquent. Ils ont eu tous les deux, pendant toutes ces années et pendant les années de guerre et pendant le reste de leur vie la capacité, le courage, la curiosité, l'audacité d'être dans la découverte et dans l'aventure. Ce sont des gens qui étaient affamés de culture, d'art, de bon cinéma, de bonne peinture. La seule chose qu'ils n'ont pas su approcher, c'est la musique. Ou plutôt la seule musique qu'ils écoutaient était des musiques militantes. Mais dans leur travail et dans leurs rapports humains aux gens etc. Et donc je pense que sans qu'on en discute de façon consciente, ils m'ont passé aussi cette capacité-là. J'en ai beaucoup souffert. Mais en même temps, quand je te disais hier, je ne sais pas comment être autrement. C'est à dire que quand je quand j'accepte quelque chose qui ne me convient pas, quand je porte un masque, quand je m'adapte, quand je suis déprimé, je ne suis tellement pas bien qu'au bout d'un moment. Je fais ce qu'il faut par rapport à ça. J'ai une image qui est liée à la mer. Quand on était petit, on passait l'été toujours à Forte dei Marmi, ces long ruban de sable.. Je déteste ce genre de choses, mais bon.. mes parents louaient une chambre chez un pêcheur. Et puis on est tous les jours à la plage. Et moi, je nageais beaucoup. J'ai appris à nager avant même de savoir marcher. Et moi j'adorerais me laisser aspirer pour aller jusqu'au fond, sans avoir peur. Puis quand j'arrivais au fond, je tenais un grand coup de pied. Je pense que c'est un petit peu ma façon de vivre. Quelquefois, je tombe en dépression ou en impuissance, ou en rage. Et je ne me sens tellement pas bien qu'il y a un moment. Il faut que je trouve le moyen de sortir. Et le moyen de sortir c'est toujours dans l'honnêteté, c'est toujours dans la vérité. Quel que soit le prix.

PAOLO [00:52:56] Quel que soit le prix. Oui, je comprends.

GRAZIA [00:53:00] J'en suis pas fier, non.

PAOLO [00:53:01] Non, non, je sais, mais moi aussi je comprends. Je choisis d'être ce que je suis, au cout d'être populaire. Comme je te disais hier, j'ai remarqué que, au-delà des soi-disant différences, les mots en français, c'est d'apparence, mais ça ne veut pas dire ça, différences de gender, de race, de classe.. Il y a la discrimination basée sur les idées, qu'on ne considère pas trop. Mais si t'as des idées impopulaires que aussi dans certains contextes peuvent être des idées horribles, voir être un nazi dans une société super libérale. Justement tes idées sont folles, mais je veux dire... Et justement, moi en choisissant des idées bien sûr pas radicales, mais quand même des idées que pour moi mais pour les autres peuvent être incompréhensibles. J'ai terminé pendant certains moments de ma vie pour m'isoler. Maintenant dans l'école c'est un endroit de richesse culturelle. Donc il y a des gens qui ne m'acceptent pas, qui me juge négativement. Mais il y a aussi des gens comme Jennifer et comme d'autres qui savent que c'est très riche. Je me sens très bien, je me sens énormément plus bien que pendant des moments de ma vie où j'ai voulu faire la fête, sortir et donc être ce que je n'étais pas, parce que ça pourrait être au bout d'un moment sympa, mais après ça m'ennuie. Donc c'est ça, c'est un peu une malédiction, mais c'est un privilège. Comprendre que moi je suis ça et donc je m'adapte. Je ne m'adapte pas. J'ai choisi d'effacer mes Social Network, je vois ça normalement mieux. Je ne pensais pas, donc je les comprends. En même temps, je ne suis pas arrivé à ce point-là. Comme toi justement, des depuis 40 ans, vivre dans une petite maison, bien dans un autre endroit. Mais de toute façon, dans la campagne.

GRAZIA [00:55:00] J'étais aussi à Genève et je voyageais beaucoup. Mais juste pour te faire remarquer. On a 50 ans de différence, t'as encore le temps.

PAOLO [00:55:09] Absolument. Parfois, j'ai senti le besoin de m'isoler, mais culturellement, c'est à dire m'éloigner de la soi-disant société occidentale entre guillemets, donc d'aller dans des endroits habités ou peut être j'aurai beaucoup de points de friction, mais ou en même temps je me sens pas seul parmi mes similaires entre guillemets. Donc je pars au Maroc ou j'essaie d'être tout à fait différent, mais pas seulement extérieurement et culturellement, donc je me sens plus tranquille, tandis que parfois ici je me trouve moi soit blanc, soit italien, soit catholique, soit que ce soit donc étranger ou est majoritaire, mais étrangère parmi mes pairs.

GRAZIA [00:56:00] Et quelquefois étranger à toi même parce que tu ne peux pas te vivre complètement ça. Je comprends parfaitement et rappelle-toi qu'à ton âge, quand j'avais 27 ans, je me préparais à partir pour les États-Unis ou j'ai habité sept ans et j'habitais pas les endroits où la plupart des expatriés... C'étaient des endroits où les gens avec qui je travaillais prenaient un taxi pour venir me voir parce qu'ils avaient peur de marcher dans les rues, qu'ensuite j'ai aussi habité à au Japon pendant plusieurs années, etc. Donc ça c'est le fait d'être presque plus soi-même dans des endroits très différents. Je partage tout à fait. Et que dire à New York quand j'étais. C'est une ville de 10 millions. Tokyo, quand j'étais, c'est une ville de 30 millions. Donc avant d'arriver ici... Après, c'est vrai que, par exemple, autant ma sœur que moi, on est aussi les filles de notre mère qui a toujours survécu avec un jardin. Pour elle, le travail de jardin, c'était presque de la méditation en mouvement. Et puis aussi dans mon travail de thérapeute et de naturopathe, la connaissance des plantes a toujours participé. Et au bout d'un moment, de les planter, de les voir grandir, de les préparer. Donc ici s'est fait un aboutissement. Et même, même si je regrette beaucoup quand je suis à Genève, que je n'ai pas un endroit à moi comme j'avais avant. Où je peux vivre à mon rythme et ne pas être obligé de m'adapter au rythme des autres et aux façons de manger des autres et d'être gentil avec etc.. Mais c'est vrai que surtout à certaines périodes, quand j'arrive à Genève, qui a telle conférence ou tel festival de film noir ou tel truc, j'aurais envie de rester et de participer. Et aussi la rencontre avec les gens, comme, par

exemple avec toi hier ou aujourd'hui, ça me manque énormément. Par contre, je ne pense pas que je pourrais au jour d'aujourd'hui, vivre dans une ville tout le temps. J'ai besoin du silence.

PAOLO [01:00:32] Oui, je sais, c'est une chose de plus en plus rare. Moi je fais partie d'une génération, à la limite. Dès que j'avais quatorze ans, je n'avais pas encore le téléphone. Mais quand même, après 17 ans, 18 ans, j'avais déjà le téléphone.

GRAZIA [01:00:53] Et tu l'utilisais tout le temps?

PAOLO [01:00:55] Non, je ne suis pas la génération parce qu'on est déjà arrivés au point de génération que maintenant l'utilise tout le temps. Le fils de Jennifer probablement, je pense...

GRAZIA [01:01:09] Je connais ses enfants qui depuis l'âge de quatre, cinq ans.

PAOLO [01:01:14] Alors je suis dépassée. Moi oui, non, mais je veux dire...

GRAZIA [01:01:20] Ma nièce, qui a maintenant neuf ans... À quatre ans, je la voyais sur l'ordinateur, truc que si je devais faire quelque chose, lui, moi, elle pouvait être seule.

PAOLO [01:01:29] Tu disais c'est à étudier chez Piaget. Piaget, on l'étudie dans les manuels de pédagogie par des opérations abstract dont on connaît treize ans.. .

GRAZIA [01:01:40] À partir de sept ans.

PAOLO [01:01:41] D'accord. Alors, de toute façon, ça ne change pas la logique de mon discours, c'est à dire que notre capacité de penser profondément les opérations abstract est influencée. Moi, j'ai

dit que depuis sept ans.. donc pas les téléphones, les téléphones, les smartphones, parce que ce n'est pas le téléphone, c'est le smartphone. Non, c'est vraiment une vie...

GRAZIA [01:02:02] En plus, le visuel. Tout est visuel maintenant.

PAOLO [01:02:05] Oui, donc tu n'arrives pas à imaginer. Moi, je fais de la difficulté parfois. Imaginer si je lis un roman, ça, mais ça me plaît. J'ai encore la capacité de le lire, mais je n'arrive pas à imaginer. Et aussi, oui, réfléchir parce que t'es habituée à prendre ton téléphone. On dit je ne sais pas l'autrice duquel tu m'avais parlé... je peux la trouver sur Wikipédia, je cherche. Il y a deux paragraphes expliqués, terminé.

GRAZIA [01:02:32] Et aussi ce qu'on parle ailleurs, c'est pour avoir les longues pensées, il faut avoir ce qu'on appelle négativement du vide. Et une des choses que j'avais dit que mes parents à Paris, ils avaient fait l'effort de changer de maison et d'être excentrés dans un quartier ouvrier pour aller à une école, pour que j'aie à une école Montessori. Et beaucoup d'années après, on m'a sollicité sur mes souvenirs parce qu'on voulait recréer une école Montessori à Genève et donc j'ai relu des textes. Et elle dit bien l'importance de ce qu'on appelle mal le vide, c'est à dire un moment qui n'est pas rempli d'apprentissages, des jeux, de discussions, de contacts, etc., que quelquefois on appelle l'ennui aussi et qui est important pour rêvasser, se raconter des histoires. Et justement. Voir les longues pensées. Et quand je vois ces gens dans les trains, dans les bus qui sont tout le temps en train soit de regarder quelque chose, soit de pianoter, soit de parler à voix haute comme s'il n'y avait personne autour des trucs intimes, à part le fait que je trouve choquant et envahissant de moi. Mais je vais... ces gens-là, ils restent dix minutes tout seul, ils crèvent de trouille et de trouille et crève de panique. Pas seulement parce qu'ils sont seuls, mais parce que dans leur tête, alors que en même temps se développe de nouveau le mouvement sur le yoga et la méditation par exemple, et qu'il y a de plus en plus de centres ou des gens comme toi vont payer très cher pour déposer leurs smartphones à l'entrée et ensuite passer

24 h dans un endroit avec des plantes vertes et de la musique numérique pour essayer justement de retrouver cet état. Ce n'est même pas contemplatif, mais un état où tu es en contact. Où tu peux te sentir respirer. Ou alors avec les très jeunes enfants. Quand je travaillais cette année, que j'utilise la vision de la médecine chinoise ou asiatique, quand je demande, quand je plante une aiguille sur la tête d'un enfant et que je lui dis alors c'est de quelle couleur à l'intérieur au début, et puis maintenant, c'est de quelle couleur? Ils savent encore répondre, la plupart des adultes, ils ne savent plus répondre parce que ça peut entrer dans l'intérieur de leur tête. Tout est sur le smartphone et en plus c'est le bombardement. « *Boum boum* », tout rapide, tout le temps. T'as pas le temps de réfléchir, tu n'as pas le temps de réagir. C'est pour ça que je te dis que je suis au printemps envie de venir ici. Tu viens ici et à ce moment là, je te dis parle au moins la moitié de la journée, on ne se parle pas.

PAOLO [01:05:47] Très bonne idée. On n'est pas habitués.

GRAZIA [01:05:49] Et on n'a pas besoin d'être dans le même .. On ne se parle pas, on peut se regarder, on peut se passer des informations avec le visage et les yeux. Trucs, mais. On écoute le silence, on écoute le vent, on s'écoute, on écrit, on pense, on fait, on fait aussi. Parce que, à part les artisans, je ne parle pas des ouvriers qui travaillent dans les usines d'aujourd'hui. Parce que c'est tellement mis à part les artisans, on n'a plus du tout l'expérience de faire un projet manuel et mental du début à la fin.

PAOLO [01:06:35] Tout à fait. Tout à fait. Aussi, on a peur évidemment du silence. Je remarque un..

GRAZIA [01:06:42] Silence humain..

PAOLO [01:06:43] On peut ne pas se parler, mais justement on cherche. Sur les smartphones, on regarde les autres choses. Silence absolu. Oui, ça fait peur. Et donc le cerveau est toujours pressé à

penser. Mais penser pas de la façon idéaliste, c'est profond, mais penser même des conneries à dire. Parce que oui, ça, mais ça, c'est une chose qui me touche à moi aussi, ça me touche aussi. Le fait de chercher choses sur Internet, c'est vraiment me faire remarquer que sortir de social network n'a pas été traumatisante pour moi. Enlever Facebook ou bien Instagram n'a pas été traumatisante. Je me sens bien. Justement il y a l'idée qu'on s'est créé pour justifier ça. Que si tu n'as pas tout ce monde-là dans le travail, tu ne peux pas avoir du succès, c'est à dire toutes les personnes des Nations-Unies. Je suis suffisamment surpris par les Nations unies parce que je suis à Genève et la majorité étudiante de mon université veulent aller aux Nations-Unies. Ce sont tous des gens qui ont LinkedIn et c'est une application justement pour le travail, pour les boulots. Donc t'es même obligé, mais au moins on sait comme on sait qu'on marque, on est obligé à faire partie de ce réseau, sinon on est dehors, sinon on n'est pas technologiques. C'est vraiment l'informatique que prends ça comme un roman un peu dystopique, parfois l'utilisation des technologies.

GRAZIA [01:09:36] Et en même temps... en même temps, j'ai appris que une grande partie des grands chefs de Silicon Valley, leurs enfants ont des écoles où il n'y a pas.

PAOLO [01:09:46] Oui absolument. D'ailleurs il y a, comme j'avais vu, parce que parfois c'est très utile, non? Sur Netflix donc la plateforme des films j'ai vu un documentaire intitulé « The Social Dilemma ». Et justement, tous ces gens-là... on n'est pas notre cerveau je pense et il n'est pas et peut être que ça aussi c'est l'effet qu'ils ont extrémistes aussi sur des points de vue comme le féminisme ou quoi que ce soit, c'est à dire on n'est pas fait pour, comment on peut dire, digérer, avoir une digestion des 10000 opinions différentes. On est un être humain dans le cerveau qu'on peut connaître physiquement 5, 10, 50, 100 personnes, mais tout au long des années. Et du coup, avec social, on peut avoir les opinions des 3 millions de personnes au même moment. Non, ça va engendrer des traumatismes.

GRAZIA [01:10:50] Dans l'ensemble, je pense que les humains sont une race d'addictes, alors pas touche à la drogue ou à l'alcool. Il y en a qui essaient ceci ou cela. Moi par exemple, mon addiction c'est les bouquins dans le sens, pas seulement les livres, mais « In order to feel safe ». Je dois avoir au moins dix, quinze ou vingt bouquins à côté de moi que je n'ai pas lu. Si j'arrive au dernier bouquin. C'est clair que le smartphone est et le visuel. Et puis le contact. L'accès soi-disant immédiat et parfait à la connaissance et à la communication. Ça a probablement un côté addictif et un côté libérateur au début. Le problème, c'est que ça libère le pire, entre autres justement dans le Social Media. Je suis en train de lire un article dans le New Yorker sur ce qui se passe en Inde sous le contrôle de Modi et de son gouvernement contre les musulmans. Au niveau du cinéma, d'accord. Et que, par exemple, si un metteur en scène fait un film, un metteur en scène indu fait un film dans lequel il y a un personnage musulman positif. Il risque de se faire incendier à la maison et de se faire blesser autour du feu. Quand tu parles de féminisme excessif, la possibilité de manifester la haine, le like aussi, mais disons la haine qui est exprimée tellement facilement parce que c'est anonyme, parce que en fait il n'y a pas vraiment de traces de fumette.

PAOLO [01:14:28] Tout le monde peut exprimer ses idées dans les social et les idées religieuses sont très importantes parce qu'elles sont exactes, c'est à dire qu'une vision téléologique on pense que le monde ça termine comme ça. Et la différence de vision religieuse qui pour moi c'est le communisme, c'est le communisme dans le sens que vraiment c'est une vision téléologique. Le monde, ça va terminer comme ça le prophètes Marx etc c'est être des hommes et les hommes ne sont pas parfaits mais avec Dieu... Et donc ça passe partout hindouisme, islamisme, christianisme, judaïsme. Ouf! Israël, c'est-il faut voir. Il y a deux semaines, il y a eu les élections.

GRAZIA [01:15:14] C'est que Netanyahu, en revenant pour revenir, il va être de nouveau élu.

PAOLO [01:15:20] Mais Nétanyahou, paradoxalement, dans ce gouvernement, c'est les modérés. J'ai lu qu'il y a un autre.

GRAZIA [01:15:25] Oui, mais il va s'allier avec les autres.

PAOLO [01:15:27] Moi je trouve que les alliés, les alliés de Netanyahou quand même, c'est conservateur, mais on va dire entre guillemets laïque qu'il va avoir des religieuses dans son gouvernement, des gens de ce mouvement, ce mouvement, je me souviens plus loin.

GRAZIA [01:15:43] Mais des qui vont prendre des décisions par rapport aux Palestiniens, etc.

PAOLO [01:15:50] Pas seulement ! Aussi par rapport aux Israéliens qui n'ont pas la foi juive. Oui, parce que ça existe des Israéliens qui n'ont pas la foi juive, des israéliennes chrétiennes, musulmans...

GRAZIA [01:16:18] Mais les orthodoxes, tu sais donc je viens, je viens de juifs qui sont ashkénazes puisque.. complètement athée, revendiqué, athée. Et à Genève, Rina et moi on se revendique... Alors je n'aime pas le mot pro-palestinien parce qu'on n'est pas pro-palestiniens. Mais bien sûr, toute la communauté juive genevoise nous accuse d'être antisémites, entre autres parce que ça, ça fait 20 ans déjà. On était allé à l'ambassade israélienne pour déposer un recours, comme quoi on abandonnait notre droit à la Alya, le droit au retour en Israël, en faveur de femmes musulmanes palestiniennes mariées à des Israéliens mais qui n'avaient pas le droit de venir vivre. Ça fait scandale. Donc, en tant que juive, tu n'as pas le droit, on ne te donne pas le droit et sinon tu n'es pas, non seulement tu n'es pas une bonne juive, mais t'es carrément pas une juive. Si tu dis que c'est vrai que les Palestiniens ont aussi fait des horreurs, mais vu la situation, c'est aux Israéliens de faire l'effort de créer une situation de paix, avant tout. Et donc je soutiens la lutte des Palestiniens. Voilà. Pas acceptable. Tant pis. Ça ne va pas me faire changer d'idée. Mais, mais de nouveau, en tant que juive, je dois... Je dois quand

même. Et ça remonte à plus loin que moi puisque mes parents, au moment où le sionisme européen, commençait à penser d'aller en Israël, de fonder un État juif. Mes parents étaient bundistes, c'est à dire une vision beaucoup plus social-démocrate et déjà eux étaient très attaqués en tant que tels, comme moi seulement.

PAOLO [01:18:57] Et la chose intéressante, c'est qu'en Europe, on considère qu'il y a pas mal d'antisémitisme. Donc on fait l'équation antisionisme antisémite et je ne doute pas qu'il y a de l'antisémitisme aussi dans le monde mais il faut aussi considérer.

GRAZIA [01:19:11] Mais ça n'a rien à voir avec. N'a rien à voir avec que vous critiquer Israël, quoi.

PAOLO [01:19:18] Oui, absolument.

GRAZIA [01:19:19] Mais j'ai des amis chrétiens, catholiques, italiens surtout, qui me disent nous, on dit rien contre Israël parce qu'on ne peut pas être antisémite?

PAOLO [01:19:31] Mais il y a des parties du monde comme aux Etats-Unis où si tu critiques, Israël t'es considéré antisémite. Et en Europe, il y a encore une tendance à critiquer Israël. Mais je pense vraiment les Etats-Unis que c'est un peu encore le centre du monde. C'est le contraire. On critique la Palestine et on ne touche pas à Israël. On ne peut pas.

GRAZIA [01:19:56] Mais en tout cas, parmi les juifs d'Europe, la possibilité de critiquer, même un tout petit peu, sans parler de Netanyahu, mais en général le racisme en Israël... Mon, ma première expérience de racisme, je l'ai eu en Israël, donc c'était un des lieux à cause du travail de mon père ou il travaillait beaucoup et était beaucoup en contact avec les hôpitaux. Et donc quand moi je faisais médecine, à un moment, je voulais faire un stage et j'ai été accepté à Jérusalem. Donc j'y ai passé plus

de trois mois et les premiers temps, j'habitais chez les privés, des amis de mes parents, lui-même médecin. Et un soir, il m'a vu dans un des fêtes organisées par la fac de médecine en train de danser avec un Noir africain parce qu'il y avait des stagiaires du Kenya. Et il m'a fait une scène comme quoi j'étais la fille du docteur Gopnik. Et de toute façon, ces gens-là, ils sentent mauvais, ils ont la peau froide et tout ce qu'il fallait que je respecte la position de mon père de ne pas m'afficher dans les bras d'un Noir. C'était la première fois que j'avais une expérience spécifiquement raciste comme ça. A part ça, j'ai découvert justement en étant là-bas que les juifs séfarades et entre autres les juifs séfarades qui venaient d'Ethiopie, etc., et donc qui avaient la peau foncée, qui n'étaient pas des universitaires et tout étaient traités comme des chiens.

PAOLO [01:21:46] Étaient les ouvriers ou bien évidemment.

GRAZIA [01:21:50] Méprisés.

PAOLO [01:21:54] Et d'ailleurs.. Au Maroc, il y avait énormément de juifs en communauté et énormément riches. Et encore aujourd'hui, il y a pas mal de synagogues très jolies. Et j'avais vu un documentaire ou on parlait de l'émigration des juifs vers, des juifs marocains vers Israël. Ce n'est pas toujours comme on l'a présenté. C'était aussi que le roi marocain avaient vendu ses citoyens à l'État d'Israël qui avait besoin de la population, c'était le début, c'était le début, la naissance...

GRAZIA [01:22:40] Il y a eu, il y a eu pendant longtemps. Donc Maroc et Tunisie étaient deux des pays où mon père travaillait le plus. Parce que justement il y avait des communautés importantes mais qui pendant très, très, très, très longtemps étaient parfaitement intégrés. Il y avait peu d'inter mariage par exemple, mais pendant longtemps, par exemple, ce qu'on appelle la musique arabo andalouse était que les filles juives avaient le droit de sortir alors que les filles musulmanes n'avaient pas le droit de sortir. C'étaient les filles juives qui allaient dans les maisons musulmanes pour enseigner la musique

aux femmes et la plupart des chefs marocains et tunisiens avaient des médecins, des ministres etc. qui étaient des juifs donc c'était vraiment à un certain niveau, complètement intégrés. En cela, les colonies ont beaucoup changé parce qu'effectivement le pouvoir français ou italien en Éthiopie avait besoin « divide and rule ». Mais encore maintenant il y a des endroits au Maroc ou en Tunisie où tu trouves des communautés juives vivant côte à côte en harmonie correcte. C'est... ça me rend très triste, tout ça. Mais pas seulement. De toutes les discriminations dont on parle. Mais par exemple quand je pense à toi. Si tu arrives à rester, à respecter qui tu es, ça va être rude.

PAOLO [01:24:52] Dans le sens que je vais être un peu isolé un peu plus seul ?

GRAZIA[01:24:56] Non.. Enfin, je comprends aujourd'hui pourquoi mes parents avaient des amis très très chers, mais pas très nombreux. Parce que c'est aussi ma réalité. Contrairement à ma sœur qui a fait un choix d'intégration complète, politique et sociale et qui donc a vécu dans cette communauté assez importante à Genève. Mais je pense que si tu continues à vouloir, penser et exprimer des idées différentes de la norme, tu vas chercher et trouver et garder quelques contacts. Mais tu ne vas jamais faire partie de la norme.

PAOLO [01:25:42] Et ça, ça veut dire aussi de la solitude, de l'incompréhension et donc aussi des problèmes à niveau social qui ne sont pas alors pas faciles à vivre.

GRAZIA [01:25:54] Alors oui, si c'est vu comme ça, c'est à dire si tu continues toujours à te comparer à ce que tu n'es pas et à ce que tu ne veux pas être. Alors il y a, il y a, il y a un prix à payer, comme je l'ai dit. Si par contre tu choisis la solitude, enfin une certaine solitude ou un certain aparté ou une certaine... Tu peux aussi être content d'être différent.

PAOLO [01:26:23] Oui, oui, tout à fait. Tout à fait.

GRAZIA [01:26:25] Je veux dire. Moi, ce n'est pas par ce que je vois. Ça ne me donne pas particulièrement envie d'être comme les autres.

PAOLO [01:26:31] Tout à fait vrai. Tout à fait vrai. Je ne peux pas avoir d'envie de certains eux en même temps et j'essaie d'être un peu optimiste parce que je ne cache pas, peut être lié aussi à la culture, ma culture familiale. J'aimerais bien l'idée d'avoir des enfants...

GRAZIA [01:26:49] Maintenant que ce soit avec une femme ou avec un homme, il y a des tas y aille. Ce n'est pas la majorité, ce n'est même pas une minorité. Mais il y a quand même. J'ai dit à ta rencontré Jennifer, tu m'as rencontré moi. Donc ça veut dire que tu peux aussi rencontrer d'autres personnes avec qui tu peux justement te dire que tu fais par exemple des enfants seulement après. Je pense qu'au jour d'aujourd'hui, que ce soit que tu sois hétéro ou que tu sois homo, tu peux aussi te dire que tu fais des enfants tout seul.

PAOLO [01:27:21] Ah oui, ça, c'est tout à fait vrai.

GRAZIA [01:32:53] T'as encore combien d'années d'études ?

PAOLO [01:32:57] L'année prochaine et j'ai terminé.. mais c'est deuxième master. J'avais vécu une période au Mexique, j'avais travaillé une période au Mexique, mais après ce n'était pas pour moi le pays. Pas seulement pour la relation mauvaise que j'ai eue mais aussi pour le pays, où on peut respirer une certaine violence. C'est un pays où il y a un certain, c'était trop pour moi.. Le style de vie..

GRAZIA [01:33:18] C'était dans quelle ville? La capitale?

PAOLO [01:33:22] Mexico. Je ne voulais pas continuer à vivre là-bas et j'ai choisi de reprendre les études aussi parce que je me suis trouvé dans un contexte où effectivement, le marché du travail, ce n'est pas le top. Surtout en Europe, avec une guerre qui a déclenché, alors que je travaillais encore au Mexique, les Covid et la crise de 2008 laquelle ça semble qui fait encore des gros problèmes, donc il n'y avait pas trop à faire. Je viens d'une petite ville où il n'y a pas trop d'emploi. J'étais encore jeune, mais j'avais terminé mon premier master. J'avais déjà plus d'un an de travail de travail dans des institutions, tout ça. Mais je me dis, je reprends les études parce que s'il n'y avait pas trop d'autres opportunités... je suis contente de ça. Mais en même temps, je me dis qu'est-ce que je vais faire? Parce qu'évidemment, je n'aime pas l'idée d'une seule boulot, tout la vie, et je sais que c'est pas possible. De toute façon, les choses sont très fluides. La compétition est énorme...

GRAZIA [01:34:21] Parce que par exemple, dans un an, quel genre de travail tu pourrais prétendre trouver ou quel genre de travail tu aurais ont envie? Est-il possible de trouver avec les masters que tu as ?

PAOLO [01:34:34] Je connais des gens qui ont fait ce master qui sont allés aux Nations Unies, mais je ne crois pas que ce soit mon cas. Première parce que je ne suis pas, je crois pas aux Nations Unies. Deuxième, parce que les Nations unies ne croient pas en moi parce qu'il y a les quotas. Donc on dit justement allons prendre avant tout... On donne plus des possibilités aux minorités entre guillemets, minorités dans les sens occidentales. Parce que tout est relatif. Moi, aussi je suis un minorité, si je me compare aux Chinois pour exemple.. mais avec l'histoire, l'enseignement, c'est une possibilité. Les doctorats, c'est une autre possibilité. J'ai l'activité de mes parents pendant l'été, c'est aussi intéressant. Je pourrais investir avec des amis dans des autres activités. Franchement, je ne sais pas. Mais c'est vrai que l'idée de la bureaucratie, en ayant déjà travaillé dans la bureaucratie mexicaine et donc la bureaucratie, ça me plaît pas du tout. Même si le meilleur boulot que quelqu'un peut penser avec des études, c'est les Nations unies parce que c'est très bien payé et tu voyage dans le monde. Mais il faut

voir comme tout voyage. Tu vis là-bas dans des bulles. Les Nations-Unies, c'est vraiment un monde à part. Effectivement, dans Genève, on peut très bien le voir, il y a le quartier des Nations-Unies...

GRAZIA [01:35:49] Et je connais bien.

PAOLO [01:35:50] Des gens qui y arrivent, ne parlent même pas français.

GRAZIA [01:35:55] 20 ans après restent dans les mêmes pièces.

PAOLO [01:36:00] Même mon université, il faut le dire, je vois des professeurs et l'impression c'est qu'ils sont pas du tout intégrés. Et justement les genevois s'en fichent des Nations-Unies et ça passe comme ça partout dans le monde. À Dakar, il y avait des officiers des Nations-Unies, je parlais avec des gens dans la rue, des Sénégalais et quoi qu'il en soit, classe moyenne, on disait mais on ne les connaît pas ou.

GRAZIA [01:36:24] On ne les voit pas. Donc même Janette, la compagne de Jennifer, dont le travail était de voyager de par le monde pour vérifier la fabrication de certains objets. Pour l'OMS, c'est l'ONU. C'est ça aurait pu être le vécu de mon père qui l'a refusé justement en en forçant la main dans les situations pour être en contact avec les vrais gens. Mais c'était un combat à chaque fois parce que les autres, dans son institution, vivaient avec beaucoup de plaisir. Le fait d'être dans une bulle privilégiée parce que toi, effectivement, tu voyages dans des endroits magnifiques. La plupart du temps, tu es dans des hôtels ou des lieux.

PAOLO [01:37:17] Très beaux quartiers.

GRAZIA [01:37:19] Oui. T'as un chauffeur..

PAOLO [01:37:25] Les Nations Unies créent aussi un autre problème. Alors on essaye de forcer avec la logique des quotas que c'est une énigme. Parce que si t'es quelqu'un de très intelligent, très préparé qu'a lutter pour être là-bas, mais tu ne fais pas partie de la soi-disant minorité, on te donne pas du travail parce qu'on a les quotas. Mais je veux dire qu'on prend les quotas, donc idéalement on fait une chose égalitaire. Mais après tout le monde dans des endroits où sont très bien payés dans leur quartier probablement tous les gens, même des minorités sont en famille et tu crées oui de gens qui formellement sont égaux, mais en réalité sont des privilégiés habitués à un style de vie privilégié qui vivent dans leur château et t'as oui à la femme iranienne, Kurde t'as l'homme newyorkais aussi l'homme africain, la femme chinoise..

GRAZIA [01:38:14] Ça a été un des problèmes quand les talibans sont revenus en Afghanistan, c'est que pendant 20 ans, avec les Américains, il y avait toute une classe d'Afghans, hommes et femmes, qui, pour aider les Américains en Afghanistan, avaient complètement adopté le style de vie des Américains qui se retrouvaient au résultat.

PAOLO [01:38:37] Le résultat, pas mal de gens, bien sûr, sous l'oppression, mais aussi pas mal de gens contents de l'arrivée des talibans et on les préfères. Donc oui, je pense pas aux Nations Unies, mais c'est une possibilité évidemment je dis pas pour moi mais pour les gens qui étudient auprès du Graduate, surtout dans un master.. je ne sais pas, mais oui, j'aimerais bien l'idée de l'enseignement si t'est entrepreneur parce que c'est la liberté, parfois c'est plus de liberté, c'est toi même que tu dois.. tu dois essayer.. pas pour un salaire fixe, on va voir. C'est vrai que ce master je l'ai fait pour le plaisir de terminer mes études en histoire parce que mon master précédent, c'était en anthropologie culturelle, que c'est un peu un mélange, un peu... Mais ma licence était en histoire et j'ai toujours apprécié l'histoire, donc aussi l'idée de pouvoir étudier en anglais dans une institution extra italienne en dehors

de l'Italie. Même j'avais déjà étudié dehors de l'Italie, ça me plaisait, en plus dans un lieu prestigieux. Un lieu que pas tout le monde peut se permettre. Donc oui, mais c'est une chose de l'année prochaine.

GRAZIA [01:39:54] Parce que pour Jennifer aussi, ça va être une question. Parce que bon, elle, elle peut toujours revenir à la traduction. Elle se débrouille très bien, mais en même temps, elle commençait à tourner en rond, quoi. Mais bon, le monde de la traduction que je connais par ailleurs par quelqu'un d'autre, ce que quand tu en sors pendant quelques temps après, c'est très difficile d'y rentrer. Soit elle continue pendant ses deux ans à étudier et à faire de la traduction, ce qui fait beaucoup pour l'instant. Aussi pour des raisons financières, parce que, à l'école de Harold, que plus tous les voyages entre les Etats-Unis, c'est plus quand il commencera après le collège, ce sera encore pire. Elle va être obligé, mais désormais elle le fait plus avec le plaisir qu'elle faisait avant. Quand je l'ai connu en 2010, je l'ai, je l'ai aidé un petit peu. Pour certaines traductions, il y a les traductions si tu veux, alimentaires, type texte scientifique ou technologique sont chiants, mais elles avaient aussi des traductions de livres, de pièces de théâtre, de films et tout était vraiment très intéressant. Mais je crois qu'elle aussi et elle a besoin maintenant de faire un travail ou elle est en contact avec les gens. Sauf qu'elle en plus elle a le problème de l'âge parce que toi t'es au début de ta carrière. Elle est dans le marché d'aujourd'hui et elle est considérée plutôt vers la fin.

PAOLO [01:41:34] Évidemment, c'est horrible. C'est horrible parce que Jennifer est tellement préparée, et moi aussi, et dans un certain sens. Je suis au début, mais en même temps on est dans une période de la vie où on considère les années. Donc moi je suis un peu plus âgée que la moyenne des gens qui étudient là-bas, comme pour dire qu'ils ont 23 ans à peu près 23 ans contre 27 donc moi j'ai 3/4 ans de plus. Et aussi ces choses-là d'avoir repris les études. D'accord, ce n'est pas lourd pour moi parce que finalement j'ai déjà master, donc j'ai déjà fait des choses, j'ai travaillé. Mais en même temps, je suis un peu en retard sur le marché du travail. Mais en même temps, c'est pour ça que je me dis il

faut vraiment ne pas penser qu'on aura une carrière fixe, l'habiller. Il y a des changements qui arrivent à des moments...

GRAZIA [01:42:28] Ou peut être que tu n'auras pas de carrière du tout. Moi, si tu veux ça, ça a été un peu ma chance. Alors de nouveau, je peux dire que c'était la fin de certains privilèges parce que mes parents, quand j'ai commencé la partie universitaire de mes écoles. Mon père ne gagnait alors pas comme à l'ONU, mais quand même à un salaire plus que correct. Mais la dernière fois que j'étais vraiment bien payé, c'était justement quand je suis arrivé aux États-Unis au tout début de '71 et je travaillais comme psychologue piagétienne à l'hôpital avec une bourse de Exchange Brains. Donc là, j'avais ce que je considérais à ce moment-là un très bon salaire. Depuis, j'ai toujours fait du freelance et pendant longtemps, par exemple, au dispensaire, on se payait ce qui était payé une femme de ménage à Genève à ce moment-là. Et ensuite, quand je travaillais seul comme thérapeute, j'avais au début, j'avais essayé de fonctionner un peu à la chinoise, c'est à dire de dire qu'il y avait des enveloppes à la sortie. Et puis tu vois, la personne que j'avais soigné y mettait ce qu'elle pouvait et ce qu'elle considérait injuste par rapport à ce qu'elle avait reçu pendant la consultation. Et puis bon, il y en a toujours qui profitent pour l'heure et arrêtent. Donc je savais que j'avais établi quelque chose, mais qui était en dessous de ce que la plupart des gens. Aujourd'hui, un thérapeute à Genève va demander 300 francs pour une consultation. Moi je demandais 100. Et en plus quand on faisait un travail bon et où on avançait et où quelqu'un était au chômage ou n'avait pas de boulot ou un boulot très mal payé, je lui disais « soit tu me donnes le même tarif horaire que toi, tu reçois, soit pour l'instant tu ne me payes pas et quand tu auras de l'argent me payera ». Et j'ai été surprise par la qualité de la réaction. J'ai des gens qui des mois après son arrivée avec un chèque alors que pendant des mois ils n'avaient pas payé etc. mais c'est vrai que je vivais avec très peu d'argent j'étais, mais la plupart de mes vêtements à l'armée du salut, ma grosse dépense c'étaient les bouquins. Mais je n'avais ni femme, ni enfants, ni mari. Et donc il n'y avait que moi. Ça a été un peu ça. C'est mon luxe, c'est que je peux vivre avec très, très peu temps, parce que je suis toute seule, toute seule. Après, je me suis fait la

remarque en réfléchissant. Que la plupart du temps, quand on décrit une femme qu'elle est toute seule, même si elle est toute seule avec des enfants, on pense que ce qui manque, c'est un homme. Pour revenir à l'histoire du féminisme, c'est rare que l'on dise « sono solo » (je suis seul) n'est pas interprété de la même façon si c'est dit par un homme.

PAOLO [01:46:10] Oui, tout à fait. Tout à fait. Je pense que ça reste encore aujourd'hui oui l'idée que t'es une femme et tu doit...

GRAZIA [01:46:21] être toujours défini par rapport si tu veux dans mes années, dans mes années hétérosexuelles. La partie sexuelle, pour moi, était à peu près correcte dans le sens.. ehm... c'était facile pour moi d'éprouver du désir pour l'homme. Je trouvais le corps de l'homme, le pénis en érection... Tout ça, tout ça, ça allait après.. Je trouvais souvent le rapport de l'homme, de ces hommes au corps de la femme, à mon corps en particulier, à mon plaisir. Un truc un peu problématique parce que souvent, on a l'impression que ce qui se passe dans le corps d'un homme a la priorité sur ce qui se passe en général et que dans ma rencontre avec le désir et le corps et le plaisir avec des femmes, ça a été plus évident, plus facile, plus intense, etc. mais ce n'était pas cette partie-là qui ma qui m'a. Qui m'a fait changer d'avis sur le fait de continuer avec des hommes c'est plutôt le vécu social, autant à l'intérieur du couple, dans le lieu maison intime, qu'ensuite dans la rue ou avec d'autres gens, c'était la place et le regard qu'on me donnait dans lequel je me retrouvais pas du tout. Et je pense que, comme ma suggestion à un homme hétéro aujourd'hui, ce serait de faire tout autant attention à ça. Qu'est-ce que ce qui se passe entre les deux corps, quoi. Parce qu'on a beaucoup parlé du droit au plaisir de la femme, du clitoris, de ceci ou de cela. Mais avant et après, on parle moins justement..

PAOLO [01:48:20] L'idée que la femme pour avoir du succès aussi doit conjuguer le travail avec être mère..

GRAZIA [01:48:34] Pas obligatoirement, pas obligatoirement. Ça ne veut pas dire que tu veux être mère ou que tu es une bonne mère. Ou bien que le fait d'être mère est tellement important que, au-delà de quelques mois d'allaitement après l'accouchement, une grande partie du travail et de l'attention doit venir de la mère. Donc c'est vrai que je commence à en entendre parler, surtout dans les pays du nord de couples hétéros où on fait le choix que c'est l'homme qui prend en charge la maison, les enfants, l'école etc. et que ce n'est pas vu comme une déchéance.

PAOLO [01:49:23] Absolument pas. Ça ne doit pas être.. oui, je comprends.

GRAZIA [01:49:28] Tu comprends, mais est-ce que tu penses que tu pourrais être un homme comme ça, par exemple?

PAOLO [01:49:38] Non, je ne pense pas et je ne pense pas, parce que justement, ça ne dépend pas seulement de moi. Mais justement, c'est une vision collective et donc l'idée de se faire maintenir...

GRAZIA [01:49:54] Qui n'est pas maintenu. Tu fais le travail...

PAOLO [01:49:56] De la maison.

GRAZIA [01:49:57] De la maison sur lequel nous, en tant que femmes, ont demandé un salaire pour qu'il soit reconnu.

PAOLO [01:50:01] Mais maintenant, mais c'est tout à fait... bref, mais bon, ça ne l'est pas vu le moment où je ne travaillais pas au Mexique les dernières mois et que cette femme avec laquelle j'étais me disait ton plan, c'est de ne pas travailler, de faire, de te faire maintenir de moi. Ça m'est resté un

peu le traumatisme. Mais en même temps, si mon père me disait toujours tu ne vas pas te faire maintenir. Et donc l'idée de...

GRAZIA [01:50:28] Mais c'est OK. Mais c'est au pied d'une femme d'être maintenue.

PAOLO [01:50:31] Mais ça doit pas être OK.

GRAZIA [01:50:34] Mais c'est ça.

PAOLO [01:50:34] Aussi l'idée que justement, le travail domestique, c'est une dégradation, ça devrait pas l'être.

GRAZIA [01:50:40] Non seulement ça ne devrait pas l'être, ça ne l'est pas, mais ça, ça peut être ennuyeux et répétitif, comme tout autre travail.

PAOLO [01:50:48] Mais c'est vécu comme ça. Et donc l'idée aussi que pour avoir un succès, les femmes ou les hommes doivent travailler et avoir une carrière. Et justement, c'est très subtil pour les fonctionnements de la soi-disant société.

GRAZIA [01:51:02] Sauf que étant donné que le travail ménager et le travail de maternage doit être fait, de toute façon, ce qui se passe c'est que les femmes font les deux. Et elles doivent le faire bien, en plus être jolie, bien peignée, pas grosse, bien habillée, sexué etc.

PAOLO [01:51:25] Moi je pense qu'il faudrait vraiment reconnaître ce type de travail, les payer, les valoriser. Il y a une dévalorisation d'énormément de travail aujourd'hui, donc ça a été pendant

longtemps jusqu'aujourd'hui le cas du travail domestique que ce n'est même pas conçu comme travail, donc c'est même pas payé.

GRAZIA [01:51:42] Et le travail du care? On a les personnes âgées dont on va laver les fesses...

PAOLO [01:51:50] Et le travail était comme dirait un enfant. Moi je veux dire ce sont des ils ne sont pas faits pour nous, ne sont pas payés de l'autre côté, il y a aussi énormément des autres travaux qui ne sont pas reconnus qui sont considérés dégradants, des travail perçu plus comme masculin comme l'ouvrier qui nettoie le matin les poubelles.

GRAZIA [01:52:24] Ce que j'appelle les travailleurs essentiels de la pandémie.

PAOLO [01:52:28] Quelqu'un des Nations-Unies s'arrête et le monde ça ne change pas parce que franchement même si sont payées 10 000 francs par mois.. tandis que dans une ville comme Paris tu élimines quelqu'un qui nettoie, qui garde l'essentiel, tu vas avoir... et donc ces boulots sont considérés dégradés, dégradants, raison pour laquelle tout le monde étudie... mais oui, c'est aussi vrai, car certaines idées individuelles des succès poussent plus à dire, je ne veux pas être ça..

GRAZIA [01:52:58] À la maison.

PAOLO [01:52:59] Maintenu aussi, cette chose-là. Après, j'aimerais bien n'avoir pas des problèmes économiques et donc dans ce cas-là, je voudrais bien...

GRAZIA [01:53:08] Prendre une femme de ménage..

PAOLO [01:53:10] Mais je veux dire aussi ne pas travailler et me faire garder et avoir un couple qui va travailler.

GRAZIA [01:53:24] Oui, sauf que si tu y a assez d'argent pour que ta femme travaille et pas toi, mais que toi, tu passes la journée au bord de la piscine et que quand elle revient elle a dû faire les courses et faire et faire la cuisine et que toi tu fais juste la vaisselle, ça ne va pas non plus. C'est à dire que de la même façon que d'ailleurs, ce n'est seulement que dans la bourgeoisie, c'est à ou l'aristocratie avant, qu'il y avait des femmes qui ne faisait rien parce qu'elles avaient des cuisinières, des femmes de ménage ou des cures à partir du moment où il y a effectivement des histoires de classe. Mais sinon une femme qui soi-disant ne fait rien, elle fait au moins des enfants et une grossesse et un accouchement, un allaitement, ce n'est pas rien. Et en même temps, on a construit une société où on dit que ces femmes sont maintenues alors qu'elles ne sont pas maintenant. Au contraire, elles maintiennent quand les Chinois de Mao disaient que les femmes portent la moitié du ciel c'est que tu repense à l'histoire de Lysistrata qui d'ailleurs ne disait pas seulement de se mettre en grève sexuelle, mais justement de se mettre en grève, c'est à dire pas manger, pas de nettoyer, pas de ménage, pas de sexe, pas d'enfants, etc. Le monde s'écroule. Donc tout ce travail-là.. Et puis après le travail qu'on appelle essentiellement des éboueurs et tout qui au départ était un travail soit des, soit des esclaves, soit dans des sociétés comme les Indiens, les intouchables.

PAOLO [01:55:23] Oui, absolument. Les intouchables, les dalits... tout à fait.

GRAZIA [01:55:28] Tout à fait. Mais quelque part, c'est un peu.. Les femmes, d'une certaine façon, participent aussi de ces groupes-là, parce que c'est un travail invisible ou invisibilisé et qui est essentiel, entre autres parce que les femmes ont à l'intérieur de leur corps ehm, la possibilité et donc le devoir d'enfanter. Et une.. des quand je te disais que dans les périodes de 70, il y avait des femmes écrivains qui ont écrit dans la science-fiction parce qu'elles pouvaient pas être publiées autrement. Il

y avait une écrivaine qui s'appelle Joanna Ross, qui a écrit un livre. Parce que finalement, dans les sociétés matrilineaires d'avant ou ce n'était pas le père qui était important, mais l'homme important, c'était le frère de la mère, parce que c'était le seul qu'on pouvait savoir que c'était le frère de la mère. Mais on ne peut pas savoir qui était le père. En fait, on a seulement besoin de la semence. Par contre, un utérus..

PAOLO [01:56:47] Il y avait une féministe juive qui revendiquait aussi la judéité, Shulamit Fireman. Elle disait ces choses-là, justement, je n'ai pas lu ce livre-là.

GRAZIA [01:57:03] Je l'ai lu au moment où il est sorti, il y a très longtemps. C'était excessif, mais en même temps, ça disait voilà dans la réalité, en fait, de nouveau, cette vision masculinisant les harems. On peut aussi. Alors elle était enfermée et donc il y avait un rapport de pouvoir. Mais dans les sociétés matrilineaires d'avant, c'était le groupe de femmes qui choisissait un homme dont la semence était bonne et puissante parce que c'était suffisant pour rendre toutes ces femmes enceintes. Elles avaient besoin de ça et à ce moment-là, le rapport de pouvoir était à l'inverse. C'était les femmes qui disaient à cet homme « Toi, tu restes tranquille. Et puis quand on a besoin de toi.. » Mais comme d'ailleurs pour les abeilles. Donc, de temps en temps, je trouve salutaire de rappeler à l'humanité masculine que, en tout cas, pour cette partie-là de la chose, on n'a pas besoin, mais des couples mononucléose.

PAOLO [01:58:15] C'est pour ça que l'islam aussi paradoxalement, ça pourrait être considéré..

GRAZIA [01:58:21] Sauf que tout à fait, on a renversé les rapports de pouvoir.

PAOLO [01:58:25] Oui, absolument.

GRAZIA [01:58:26] Mais qu'au départ.

PAOLO [01:58:28] Justement parce qu'il y a, il n'y a pas une femme, quatre hommes, parce que c'est un peu compliqué, non? Mais c'est plus facile à reproduire, à reproduire les humaines sin on a..

GRAZIA [01:58:43] Sauf que maintenant, on les oblige.. non seulement les emprisonne, mais on les oblige. Et ça va plus loin, autant dans la religion juive que dans la religion musulmane si ton mari meurt, c'est le frère du mari qui prend la femme. Donc on garde la semence à l'intérieur de cette lignée là.

PAOLO [01:59:03] Ça aussi, la séparation est la séparation claire..

GRAZIA [02:01:23] Avant que tu portes ou on se laisse cinq minutes parce que j'ai des questions par rapport à décembre.

PAOLO [02:01:31] Oui, avec plaisir. D'accord. Eh oui, j'ai parlé avec Jennifer. Elle m'avait dit de cette chanson que d'ailleurs je connais assez bien des DJ Khaled, « Aïcha » est ce que tu la connais, tu as déjà entendu ?

GRAZIA [02:01:49] Un petit peu, oui.

PAOLO [02:01:51] D'accord. Et c'est très intéressant parce que c'est un genre qui s'appelle raï algérienne. Et justement la femme idéalisée, donc « Aïcha, t'es tellement belle, tes cheveux sont comme l'or », blablabla, ça passe aussi. C'est la tradition des troubadours, le stilnovo en Italie, la femme idéalisée. Mais après Aïcha lui dit « Mais je ne veux pas tout ça, je ne veux pas de ton amour, je veux mon indépendance, que tout me traite de la même manière ». Ça, je pense que ça peut être

considéré en partie du patriarcat aussi l'idéalisation de la femme, la démonisation... Mais il y a aussi la femme ange, et c'est aussi une chose que beaucoup d'hommes souffrent, sauf parce qu'ils idéalisent et n'arrivent pas à trouver l'amour. Je pense Leopardi avec Silvia, mais Silvia n'a jamais voulu lui. Pas seulement pour le fait qu'il n'était pas effectivement très beau peut-être, mais aussi le fait que tout la met sur...

GRAZIA [02:02:57] Imagine c'est toi comme homme, tu souffres de ça. Imagine ce qu'une femme souffre de sorte.

PAOLO [02:03:03] D'être considérée...

GRAZIA [02:03:04] Soit belle. Tais toi. Moi, j'ai dû me battre toute ma vie, y compris quand j'étais à Paris. J'ai commencé à, à, à rêver d'être danseuse et donc à ce moment-là, dans les années 50-60, la seule possibilité, c'était l'Opéra de Paris. Moi, je me souviens comme l'une des premières expressions d'humiliation. Quand j'ai essayé de passer l'examen pour entrer à l'Opéra de Paris et ou on m'a clairement dit que je n'avais pas le gabarit et la tête de quelqu'un qui pouvait faire carrière dans la danse parce que je n'étais pas blonde et longue et maigre, etc. Ma mère qui était une des femmes les plus brillantes mais les plus magnifiques à tous les niveaux, mais qui était une petite femme en pensant m'aider, m'a souvent dit tu n'es pas belle et donc tu dois toujours être très bien habillée. Donc c'est une malédiction. Et j'ai eu une malédiction...⁶

⁶ L'enregistrement de ce deuxième entretien termine ici.